

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

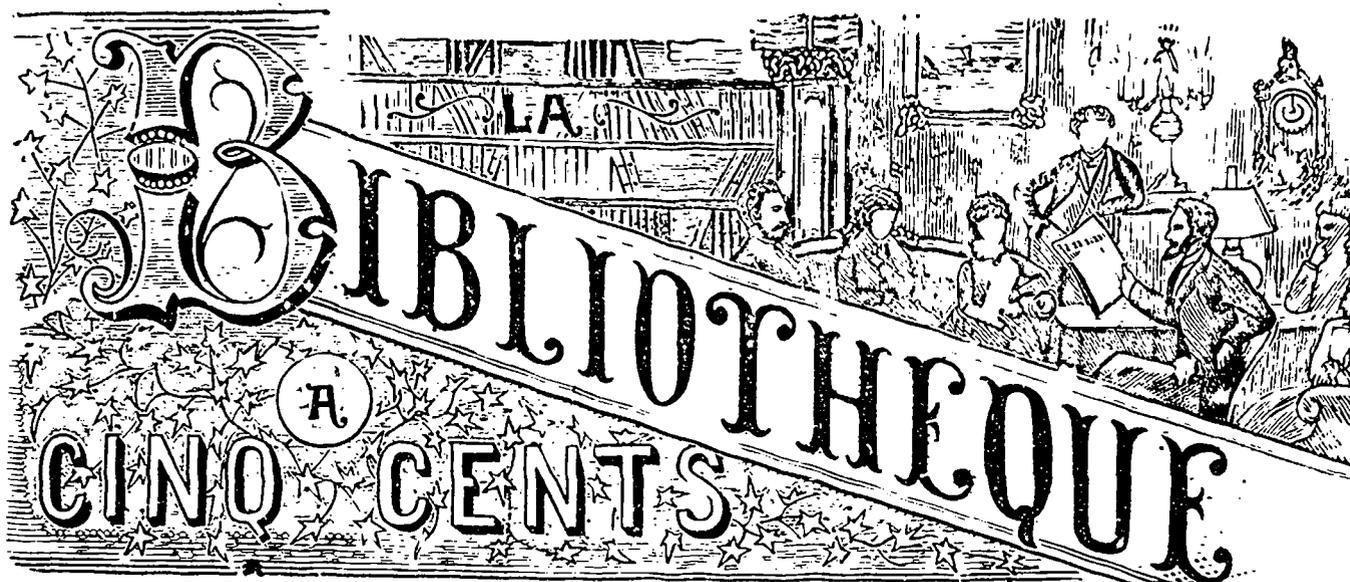
The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- | | |
|---|---|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Only edition available/
Seule édition disponible |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible. |
| <input checked="" type="checkbox"/> Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: Pagination continue. | |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X



Publiée par FOIREM, BESSITE CIE., 1540, rue Notre-Dame

Vol. IV

{ PAR AN }
\$2.50

MONTREAL, 23 FEVRIER 1888

{ UN NUMERO }
5 CENTS

No. 20

FORÇATS ET GENDARMES

Deuxième Partie de
La Mort d'un Forçat



Potard, l'ami de Jean Beaugard,

FORÇATS ET GENDARMES

(Seconde partie de *La Mort d'un Forçat*)

I

UNE NOUVELLE A SENSATION

Plusieurs mois s'étaient écoulés.

M. Antoine Tuloup, dont la blessure était moins grave qu'elle ne l'avait paru tout d'abord, était complètement rétabli.

Au commencement de l'été, il allait et venait déjà dans les rues et dans les environs de Châteaubriant, presque toujours seul, l'air sombre, préoccupé, comme si de mystérieux remords eussent torturé son esprit.

Ses promenades le dirigeaient toujours et comme malgré lui du côté de la métairie de la Frésaie, mais il ne pouvait jamais s'en approcher de plus de cinq cents mètres sans qu'une force secrète ou une véritable terreur l'obligeassent à revenir sur ses pas.

Aussi tous les gens des environs, fermiers ou métayers, le regardaient-ils avec étonnement et non sans quelque crainte superstitieuse, passer, solitaire, sur les routes et dans les chemins creux.

— On dirait, disait le père David à son ami Thomas, que le couteau de Jean Beaugard lui a coupé la parole.

— En tout cas, répondit Thomas, il lui a coupé la gaieté. M. Tuloup était un si bon vivant, autrefois !

— Mais est-on bien sûr, reprenait David, que ce soit Jean Beaugard qui l'ait frappé le premier derrière le buisson ?

— Sans doute, puisque la justice a condamné Jean.

— Oh ! cela ne prouve rien.

— Comment cela ?

— Sans doute, ne voit-on pas souvent le jury se tromper, et condamner des innocents. J'étais aux débats, moi, et je vous assure que celui qui paraissait le plus coupable des deux n'était pas Jean Beaugard.

— C'est ce que Fleury, le vétérinaire, m'a déjà dit.

— Oui, si j'avais été le jury, j'aurais envoyé au bagne M. Tuloup et non ce pauvre Beaugard.

M. Antoine Tuloup entendait de loi les paysans causer ainsi à voix basse, et comprenait bien que leurs suppositions n'étaient pas toujours à son avantage ; mais il affectait de mépriser tous les cancans.

Son idée fixe était de profiter de l'arrêt de la Cour d'assises et de donner suite à ses projets d'union avec Françoise Dugast la fille du riche fermier.

Son amour n'avait pas diminué ; il avait été, au contraire, comme aiguisé par les circonstances et surexcité par les difficultés.

Cette espérance l'obsédait.

La nuit, il avait d'horribles cauchemars dans lesquels son imagination le conduisait à l'église, devant le maître-autel, auprès de Françoise revêtue de sa toilette de mariée, et couverte de son grand voile, mais au moment où il était pour passer l'anneau au doigt de sa femme, Jean Beaugard apparaissait pâle comme un spectre, qui les séparait violemment en s'écriant :

— Maudit sois-tu, toi qui m'as volé ma fiancée, mon honneur et ma liberté !

Et Tuloup, épouvanté, couvert de sueur, ses cheveux courts hérissés sur la tête, s'éveillait en sursaut, et cherchait vainement le sommeil pendant le reste de la nuit.

Le jour venu, M. Antoine riait de ses mauvais rêves et chassait ces lugubres pensées, mais elles revenaient la nuit suivante avec la même intensité.

A la fin, Tuloup se dit que le meilleur moyen de mettre fin à ces remords, à ces cauchemars et à cette situation équivoque, était de retourner à la Frésaie et de reprendre les choses où elles étaient le matin du crime.

Il prit donc un jour son courage à pleines mains, s'habilla

de ses plus beaux vêtements, frisa son épaisse moustache qui lui cachait la lèvre supérieure, brossa soigneusement ses cheveux, s'arma d'un élégant petit jone, et, vers cinq heures du soir, quitta Châteaubriant et se dirigea rapidement vers la ferme des Dugast.

La soirée était magnifique, les oiseaux chantaient dans tous les buissons, en apprenant à leurs petits à voler autour d'eux, mais Tuloup ne voyait rien, n'entendait rien, il était tout à sa pensée, tout à ses rêves.

Après une heure de marche, il s'engagea résolument dans le chemin creux qui menait à l'habitation, mais il lui fallut un véritable courage et un effort considérable pour dominer son angoisse et vaincre sa frayeur.

Qu'allait dire les Dugast qui devaient bien connaître son rôle dans l'affaire du 25 mai ?

Qu'allait lui dire surtout la jeune fille qui avait aimé Jean Beaugard jusqu'à le défendre même en cour d'assises ?

Quelle serait son attitude ? Comment le recevrait-elle ?

Mais Tuloup se rassura en pensant qu'après tout sa demande n'était pas une injure et que les Dugast seraient peut-être heureux de le voir revenir à la Frésaie.

Fort de cette espérance, Tuloup fit une centaine de pas dans le chemin.

Tout à coup il frémit et, s'arrêtant un instant, il chercha à faire un détour à travers champs.

La Frésaie n'était plus qu'à une centaine de mètres, mais, sur sa gauche, s'élevait, sombre et noir, l'épais buisson dans lequel il s'était caché naguère en attendant sa victime.

Tuloup voyait distinctement la place qu'il avait occupée pendant plus d'une heure au milieu des épines, et, sur le chemin, il croyait apercevoir encore des traces de sang.

A cette seule pensée il semblait à Tuloup qu'un mur de cent coudées s'élevait entre lui et le buisson, un mur que jamais il n'oserait essayer de franchir.

Et alors le misérable, tournant la tête à droite, chercha de ce côté à gagner un champ de blé et à prendre la traverse.

Mais tout à coup, au moment où il enjambait le fossé, Tuloup s'arrêta stupéfait.

Une voix de jeune fille l'interpella derrière le buisson. C'était Françoise Dugast qui passait à la même heure et au même lieu, de l'autre côté du chemin.

— Comment, c'est vous ! cria-t-elle, vous, ici, M. Tuloup ? Tuloup la regarda.

La jeune fille était toujours telle qu'il l'avait connue quelques mois auparavant ; elle était aussi jolie qu'avant le 25 mai, et plus jolie peut-être, car les émotions l'avaient fait pâlir et l'épreuve avait mis sur son visage cette touche incomparable qui fait la vraie distinction.

A sa vue Tuloup se sentit plus épris que jamais, plus désireux que jamais de l'avoir pour femme, et il résolut de risquer sa dernière chance.

— Oui, c'est moi, Mademoiselle Françoise, fit-il ; moi qui suis guéri et qui reviens vous voir.

Et faisant quelques pas en avant, Tuloup vint se placer devant Françoise à quelques mètres en contre-bas et à la place même où Beaugard avait défendu sa vie.

Mais ses espérances ne furent pas de longue durée.

Françoise croisa les bras sur sa poitrine, et un sourire de mépris indicible effleura ses lèvres.

— Que venez-vous nous dire, M. Tuloup, demanda-t-elle. Avouez-vous enfin ?

M. Tuloup appela à lui tout son courage :

— Oui, s'écria-t-il, j'avoue que je vous aime toujours et plus que jamais, et que, si vous voulez être ma femme...

Françoise l'interrompit du geste :

— Votre audace est grande, M. Tuloup ! après avoir voulu prendre la vie de Jean Beaugard, vous voulez aussi lui voler sa fiancée ?

Tuloup grinça des dents, ferma les poings avec rage :

— Comment, s'écria-t-il, moi qui n'ai fait que me défendre, vous me traitez ainsi !...

—Oh ! reprit Françoise en levant la main droite comme pour prendre à témoin Dieu lui même, vous ne me trompez pas, moi, M. Tuloup. C'est la Providence qui nous met l'un devant l'autre à cette même place, et me permet de vous dire au moins une fois la vérité. C'est dans ce buisson que vous vous êtes caché le 25 mai, pour assassiner mon fiancé, Jean Beauregard, et c'est d'ici que vous vous êtes élancé pour le tuer... Niez-le donc ? niez-le donc ? J'en suis sûre, je le sais ! Antoine Tuloup écumait de colère et ne trouvait aucun mot pour se défendre devant l'énergique accusation de la jeune fille et en face de ces épines qui semblaient se dresser devant lui, comme autant de témoins accusateurs.

Poussant un cri qui retentit au loin dans les champs et dans les landes, Françoise désigna du doigt M. Tuloup :

— Le voilà ! le voilà, dit-elle ! son silence le confond, l'innocent est au bain et le coupable est ici ! Va-t-en, misérable ! va-t-en, et maudit sois-tu.

Avant que Tuloup eut pu retrouver ses sens, la jeune fille avait disparu.

Quelques instants après, les ombres du soir commençant déjà à se répandre sur la campagne, Tuloup, plus mort que vif, reprenait en courant le chemin de Châteaubriant où il arrivait vers huit heures du soir, en méditant de se venger du cruel affront qu'il venait de recevoir.

Sachant que Françoise Dugast n'avait pas le droit de le traiter d'assassin, alors surtout que Jean Beauregard avait été condamné par la justice, et espérant qu'elle pourrait, pour ce fait, être traduite devant les tribunaux, il courut tout d'un trait jusqu'à la gendarmerie où il demanda à parler au brigadier.

On le fit entrer aussitôt au bureau occupé par notre ami Lutscher, que nos lecteurs connaissent déjà, et qui était en train de causer avec un de ses gendarmes.

En le voyant, Lutscher se leva :

—Colas, fit-il.

—Mon brigadier ?

—Laisse-moi seul avec ce Monsieur.

Colas se retira précipitamment, et Lutscher ferma la porte sur lui ; puis il offrit un siège à son visiteur, et revint lui-même s'asseoir à son bureau :

—J'ai l'honneur de vous saluer, M. Tuloup, dit-il, que voulez-vous de moi ?

Tuloup remarqua que le brigadier le recevait avec une hauteur mêlée de quelque mépris, et en effet depuis le 25 mai, Lutscher n'avait jamais été bien convaincu de la culpabilité de Jean Beauregard, et il n'était pas parvenu à chasser de sa pensée certains soupçons.

Mais Tuloup était décidé à tout braver pour obtenir satisfaction :

—Mon brigadier, dit-il, on vient de me traiter d'assassin.

Un sourire équivoque se dessina sur les lèvres du gendarme :

—Oh ! oh ! dit-il, c'est audacieux. De quoi vous accuse-t-on ?

—D'avoir tué Jean Beauregard.

—Vieille histoire ! c'est jugé, il n'y a pas à y revenir. Mais qui vous accuse ainsi ?

—Françoise Dugast.

—La jeune fille de la Frésaie ?

—Oui.

—Elle tient à son idée, cette enfant ; elle aimait donc bien le cordonnier ? Vous a-t-elle accusé publiquement ?

—Non.

—Où cela ?

—Dans le chemin creux, près du buisson où vous m'avez trouvé.

—Tiens ! qu'alliez-vous faire par là ?

Tuloup n'avait pas prévu cette question, il se mordit les lèvres avec colère, et ne voulut pas avouer ce qu'il était allé faire à la Frésaie :

—Je me promenais, fit-il.

—Drôle de promenade, reprit en riant le brigadier ; mais que voulez-vous, M. Tuloup, si vous avez été seul à voir et à

entendre Mlle Dugast, je ne puis rien contre elle, rien absolument.

Et il ajouta, en se levant pour mettre fin à l'entretien et pour exprimer ses sentiments :

—Mon pauvre M. Tuloup, ce n'est pas de ma faute, à moi, s'il y a des gens qui croient que vous vouliez tuer Jean Beauregard.

Furieux jusqu'à ne pas trouver une parole pour saluer le brigadier, M. Tuloup quitta rapidement la gendarmerie, et courut s'enfermer chez lui.

Là, il trouva sa vieille bonne, qui le servait en maugréant depuis une dizaine d'années, et qui, en le voyant rentrer dans un tel état d'agitation et de colère, ne put s'empêcher d'en faire la remarque :

—Allons ! vous êtes encore rouge comme une pivoine, M. Tuloup, vous vous serez querellé avec quelqu'un. Pourquoi ne vivez-vous pas tranquille et heureux chez vous, riche comme vous l'êtes ?

M. Tuloup haussa les épaules :

—Retenez votre langue, Rosalie. Vous êtes bien curieuse, mais il y a tout de même des choses qui ne vous regardent pas.

—En vérité ? Eh bien ! on verra à la Saint-Jean, si je resterai dans cette maison maudite, pour vous entendre vous lamenter toute la journée, et pousser des cris pendant la nuit.

—Pousser des cris, moi ?

—Oui, vous ; votre procès vous a tourné la tête et je vous entends chaque nuit vous débattre avec la justice, les gendarmes et le cordonnier Jean Beauregard, qui revient, paraît-il, vous reprocher des crimes.

En entendant parler Rosalie de la sorte, M. Tuloup devint blême et regarda sournoisement sa bonne. Il craignit que celle-ci n'eût deviné tous ses secrets et pénétré tous ses remords. Mais examinant sa face béate, il se remit vite de ses inquiétudes, et, sans ajouter un mot, il traversa la cuisine et s'enferma dans sa chambre.

—Allons, bon, murmura Rosalie, le voilà qui rentre dans ses *mystérieuses sombreurs*, comme dit Colas le gendarme, qui a beaucoup étudié.

La maison de M. Tuloup était située à l'extrémité de Châteaubriant, presque hors de la ville, sur les bords du ruisseau. C'était un bâtiment carré, n'ayant qu'un étage. Devant se trouvait une petite cour, fermée par un mur ; d'un mètre d'élévation : derrière, un potager divisé en huit carrés réguliers, bordé de hauts poiriers qui faisaient une ombre épaisse, et cultivés avec soin par des journaliers.

Au nord, le jardin était limité en partie par de grandes haies et des broussailles qui s'étendaient jusqu'à une lande voisine.

C'était toujours de ce côté que M. Tuloup dans ses rêves croyait voir arriver Jean Beauregard.

Le premier étage de la maison n'était pas habité. Le rez-de-chaussée était divisé en quatre pièces : à gauche la cuisine et la chambre de Rosalie ; à droite, la salle à manger qui servait de salon, et au fond la chambre de M. Tuloup dont la fenêtre très basse donnait sur le potager, auprès de la haie dont nous avons parlé plus haut.

Dans cette chambre, M. Tuloup avait son lit, une table, deux fauteuils et un coffre-fort dans lequel le vieux veuf, comme on l'appelait, ramassait ses valeurs.

C'est là que M. Tuloup passait ses nuits et une grande partie de ses journées, rêvant, blasphémant contre son sort et quelquefois pleurant.

Ce soir-là, en entrant dans sa chambre, il ferma sa porte à double tour, jeta loin de lui sa canne, et frappant un violent coup de poing sur la table, s'assit dans son fauteuil et médita profondément.

Plus de doute ! l'opinion publique se retournait contre lui. Elle tenait maintenant pour Jean Beauregard, et la plupart des habitants de Châteaubriant n'étaient pas éloignés de croire que la justice avait condamné un innocent.

Les témoins eux-mêmes se demandaient avec angoisse s'ils

avaient bien expliqué toutes les circonstances de l'affaire. Autant on avait pitié de la mère de Jean Beaugard et du père Beaugard qui avait gardé ses fonctions de *sacristain* et qui continuait à les remplir avec la même régularité, le visage seulement un peu plus pâle et les yeux un peu plus creusés qu'à l'ordinaire, autant on detestait, on craignait et on fuyait M. Tuloup.

De là, cet isolement, cette solitude qui étonnaient tant la vieille Rosalie et qui aiguisaient encore, s'il était possible, les remords du *vieux veuf*.

Les parents de Françoise Dugast vivaient dans la désolation, mais ils ne disaient rien qui pût chagriner leur fille ou lui rappeler les événements du 25 mai.

Ils finissaient, eux aussi, par croire avec Françoise à l'innocence de Jean Beaugard et ils tromblaient d'avoir été cause, par leurs réticences ou les ambiguïtés de leur langage, de la condamnation du jeune homme.

Quant à leur fille, elle n'avait jamais varié dans ses sentiments, ses appréciations, et l'énergie de ses déclarations.

Elle avait toujours cru, et elle croyait plus que jamais à l'innocence de son fiancé. Mille petits incidents la confirmaient dans cette pensée, et elle ne pouvait s'arracher à cette idée fixe qui la poursuivait nuit et jour : "Jean Beaugard, que j'aime, est innocent et cependant il est au bain et il y mourra, parce qu'il m'a aimée."

Frappés de son courage et de la persévérance de son amour au milieu de telles épreuves, les gens du pays ne parlaient d'elle qu'avec respect, et ils l'appelaient : *la fiancée du forçat* !

Françoise ne trouvait de consolation qu'auprès du curé de Châteaubriant qui venait souvent la voir et qui avait avec elle de très longs entretiens, au grand désespoir de M. Tuloup.

M. le Curé, qui avait reçu dès l'origine toutes les confidences de la famille Beaugard et de la jeune fille, ne pouvait pas croire, lui non plus, à la culpabilité de Jean Beaugard. Il s'était incliné devant les faits, devant l'autorité de la chose jugée, mais, au fond du cœur, il avait protesté, avec beaucoup d'autres, contre les erreurs de la justice humaine.

Il attendait le signal de la providence et l'ordre de Dieu pour faire justice.

Lui aussi, il fuyait M. Tuloup.

Dans les rues, dans les maisons, quand on lui parlait de l'attentat du 25 mai dans un sens ou dans l'autre, en faveur de l'infortuné Beaugard ou de son adversaire, il gardait un obstiné silence.

Voilà ce que savait, voilà ce que se disait M. Tuloup, plongé dans ses rêveries, et, cette nuit-là plus pâle encore et plus furieux qu'à l'habitude, il ne se coucha qu'au petit jour et ne sommeilla que quelques heures.

Quand il s'éveilla, son parti était pris.

Définitivement repoussé par Françoise Dugast qui le méprisait et l'insultait, il crut qu'il ne devait pas plus longtemps obstiner dans une vaine recherche, et il se décida à tourner ses regards d'un autre côté.

Il n'avait pas de temps à perdre, en effet, pour profiter de ses dernières années de jeunesse, se remarier et se créer un foyer, puisque son crime n'était connu que de Dieu seul et d'un forçat désormais sans défense.

Sa résolution fut soudaine et il se dirigea, dans la journée, vers la maison du juge de paix, M. Damblé, dont la fille, Marguerite, comptait déjà vingt-sept ou vingt-huit automnes et cherchait partout, au dire du public, un "*épouseux*."

En le voyant sonner à sa demeure, le juge de paix fut ravi ; il devina en un instant que la visite de M. Tuloup, dont il connaissait la fortune, était une visite intéressée et intéressante.

Or, il y avait de longues années que M. Damblé cherchait à marier sa fille, pour *mettre bonne fin*, comme il disait à sa *longue carrière de judicature*.

Il s'était adressé, à cet effet, à tous les saints du paradis.

Mais il n'avait point dédaigné de recourir aux bons offices des commères de Châteaubriant leur demandant de l'aider à mettre en ménage sa "douce Marguerite."

Et c'était un regret pour lui, un regret cuisant, lorsqu'il apprenait que quelque jeune homme s'était marié dans la ville sans penser à Marguerite.

Quelquefois cette pensée : *marier Marguerite* ! le poursuivait jusqu'au prétoire sur son siège de juge de paix et il lui prenait envie certains jours, pour en finir, de condamner l'un des plaideurs à épouser sa fille pour tous dommages-intérêts.

On ne pouvait lui faire plus de peine qu'en lui disant : "Eh bien, cette année, marierons-nous Marguerite ?" Mais, en revanche, comme on lui faisait plaisir, comme ses yeux brillaient, comme ses oreilles se dressaient, comme ses derniers cheveux blancs s'agitaient sur son crâne dénudé, lorsqu'on venait lui dire à l'oreille : "J'ai une idée !" ou bien : "Je connais un parti !"

Quant à la "douce Marguerite," une forte brune de six pieds de haut avec une moustache naissante et même un léger commencement de favoris, accompagnés d'une houppe de poils bruns sur la pommette gauche, elle s'inquiétait fort peu de mariage, et tenait comme une matrone la queue de la poêle chez M. le juge de paix, son père.

Et quand M. Damblé lui parlait de quelque soupirant :

—Moi, s'écriait-elle, abdiquer ma liberté entre les mains d'un homme ? non ! non ! jamais ! j'aime mieux rester vieille fille et coiffer Sainte-Catherine !

Et son père se désolait de la voir si peu répondre à ses sentiments et à ses ambitions.

Or, quand Tuloup sonna, M. Damblé se dit :

—Voilà un gendre !

Il ne se trompait pas, ou du moins, toutes les circonstances étaient pour lui.

M. Tuloup salua M. Damblé qui lui serra énergiquement la main et faillit l'appeler "mon gendre" par mégarde ; il rôda toute la journée autour de Marguerite, en essayant de lui faire sa cour, mais il ne voulut, le premier jour, rien avouer de ses projets.

Quelques jours après, il revint avec plus d'assurance et enfin, à la troisième visite, il s'ouvrit à M. Damblé, et lui demanda nettement la main de sa fille qui lui fut accordée avec empressement, quoique la fille elle-même n'eût pas encore été consultée.

A partir de cet instant, M. Tuloup fut considéré comme le futur époux de la "douce Marguerite" qui n'osait pas élever des protestations contre les désirs si vivement manifestés de son père, ni diminuer la joie que celui-ci ressentait, et bientôt la nouvelle s'en répandit dans le pays.

En apprenant cette union, Françoise Dugast sourit d'un sourire étrange. C'était pour elle un commencement de vengeance !

Mais, en même temps qu'on racontait le futur mariage de M. Tuloup avec Mlle Marguerite Damblé, on ajoutait en parlant de celle-ci :

—La malheureuse ! elle épouse celui qui devrait être à la place du forçat.

Et ces bruits, ces soupçons, mêlés de sourires et de regards équivoques, n'échappaient ni au "vieux veuf" ni à M. Damblé et les mettaient l'un et l'autre en fureur contre les habitants, contre M. le curé, contre les Beaugard, contre les Dugast.

—On ne les châtiara donc jamais, ces gens-là qui osent insulter les honnêtes gens, murmurait M. le juge de paix.

—Patience ! patience, répondait sourdement M. Tuloup, cela viendra !

Mais ses espérances ne devaient pas être sitôt réalisées.

Un jour, M. le curé de Châteaubriant était tranquillement assis dans sa salle à manger auprès de sa petite table ronde en bois blanc.

Le chat ronflait dans la cheminée.

M. le curé achevait tranquillement sa tasse de café, et déjà pliait sa serviette pour dire ses grâces.

Tout à coup, la vieille Sophie, sa bonne, aux cheveux blancs ébouriffés, à la mine sévère, ouvrit brusquement la porte :

—Tenez, monsieur le curé, le v'là encore votr' journal ; ce journal qui contrarie toutes vos digestions ! Est-ce qu'on devrait lire tant que cela le journal ! Je vous demande un peu tous les jours le journal ! Comme s'il pouvait y avoir des nouvelles fraîches tous les jours ! Ça n'a pas de nom !

M. le curé prit tranquillement le journal, en souriant :

—Allons donc, Sophie, plus doucement, voilà vingt-cinq ans que vous dites la même chose.

—Si je dis toujours la même chose, c'est parce que c'est tous les jours la même chose, et je vois bien que de lire votre journal, cela nuit à votre santé.

—Eh bien, Sophie, qu'est-ce que cela vous fait ?

—Ça me fait ? ça me fait ? que si vous vouliez être un saint, sauf votr' respect vous ne devriez ni priser, ni lire votre journal.

—Pourquoi cela, ma bonne Sophie ?

—Parce que ce sont là deux vilains défauts, et je suis bien sûr que saint Pierre, votr' patron, et peut-être aussi saint Paul, ne devaient point priser et savaient se priver de journal.

—Ils s'en privaient !... Ah ! parbleu je le crois bien, s'écria le bon prêtre en riant ; on n'avait encore inventé de leur temps, ni le tabac, ni les journaux !... Mais, c'est égal, Sophie, vous avez tout de même raison, au fond, laissez-moi seulement terminer mon abonnement, et puis, nous verrons après.

Satisfaite par cette concession morale, Sophie s'éloigna en grognant, et M. le curé, mettant ses lunettes, s'assit dans un grand fauteuil de bois et ouvrit son journal pour examiner la chronique locale de Châteaubriant.

Il lut d'abord avec calme les premiers alinéas, puis, tout à coup, il poussa un cri de surprise, et sa figure exprima le plus profond étonnement.

Il se pencha même pour relire la grande nouvelle qui l'avait tant frappé.

Puis, n'y tenant plus, l'excellent prêtre agita son journal et se dirigea vers la porte, en criant à pleine voix :

—Sophie ! Sophie !

Sophie, tenant à la main une poêle où frétillait encore le morceau d'anguille qu'elle s'était réservé pour son déjeuner, sortit de sa cuisine tout effarée :

—Allons bon, Monsieur le curé, qu'est-ce qu'il y a encore ?

—Courez vite chez les Beaugard, et dites au père et à la mère de venir ici sans tarder.

—Mais je n'ai pas déjeuné !

—Cela ne fait rien, courez vite.

—Mon Dieu ! mon Dieu ! c'est donc bien pressé !

—Oui, oui, ne perdez pas un instant.

Sophie ôta son tablier :

—Miséricorde, avec ces gens-là, on n'est jamais tranquille... il y a toujours quelque chose... En voilà un sacristain de malheur ! Si j'étais M. le curé, il y a longtemps que je l'aurais congédié... Mais j'en dirai un mot à Monseigneur, à sa prochaine tournée.

Tout en parlant ainsi, Sophie se dirigeait vers l'habitation des Beaugard, traversait la petite place, passait sa tête à travers la porte, et criant à tue-tête :

—Venez donc vite, le père et la mère Beaugard ; M. le curé veut vous parler toute de suite.

—Mon Dieu, s'écria Pierre en se dressant sur sa chaise, qu'est-ce qu'il y a ?

—Est-ce que je le sais, moi ? ce sont toujours des histoires de journal !

—Encore un malheur, peut-être ?

—Nous vous suivons, Sophie.

Le père et la mère Beaugard fermèrent leur boutique à double tour et se rendirent promptement au presbytère où les attendait M. le curé.

Celui-ci les reçut avec un air joyeux qui rassura les pauvres gens, et les fit entrer dans la salle à manger, dont il poussa la porte au grand mécontentement de Sophie qui, tout aussitôt, colla son oreille à la serrure pour ne pas perdre un mot de ce qu'allait dire son maître.

—Bien sûr, murmurait-elle, il y a quelque chose. il faudra que je m'en ouvre à Monseigneur.

M. le curé, pendant ce temps, faisait asseoir son sacristain et la mère Jeanne en face de lui.

—Mes bons amis, leur dit-il, je viens de voir dans le journal une grave nouvelle qui vous intéressera tous les deux.

—Ah ! c'est de Jean qu'il s'agit, s'écria en pleurant la pauvre vieille, qui pensait bien que M. le curé n'ignorait pas que rien au monde ne pouvait plus l'intéresser, hormis les intérêts de son fils.

—Oui, c'est de Jean qu'il s'agit, vous l'avez bien deviné.

—J'en étais sûre.

—A-t-on reconnu son innocence, demanda le cordonnier ?

—Hélas, non, mon pauvre ami.

—Il n'est pourtant pas coupable, je le jure.

—Je le crois comme vous... mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

—De quoi donc ?

—Il s'est évadé :

—Évadé ! s'écrièrent à la fois le père et la mère Beaugard.

—Oui, mes amis, votre fils n'est plus à Rochefort, il s'est échappé du bagne et on le cherche partout maintenant.

—Ce n'est pas possible, M. le curé !

—Si, écoutez plutôt la note du journal :

Une audacieuse évasion. — On nous signale de Rochefort une évasion aussi mystérieuse qu'audacieuse, et qui ne ressemble en rien à toutes celles dont il a été question jusqu'ici. Dans la nuit du 3 mars, deux forçats qui devaient le lendemain partir pour le Guyane sur le transport *la Charente*, Louis Rouget, du Maine, et Jean Beaugard, de Bretagne, ont scié leurs barreaux, franchi les murs de l'enceinte du bagne à l'aide d'une corde à nœuds, et pris la fuite sans qu'on ait pu encore retrouver leurs traces. Ils sont activement recherchés dans les environs, car on a dès à présent la certitude qu'ils n'ont pu aller loin, et qu'ils ne se sont pas enfuis par mer. On les retrouvera sans doute au premier jour, nous voulons l'espérer, car on dit que ces deux forçats sont des bandits de la plus dangereuse espèce.

Nous tiendrons nos lecteurs au courant de ce curieux incident.

—On soupçonne de complicité, un garçon de l'établissement nommé Potard, qu'on n'a pas revu depuis."

—Vous le voyez bien, s'écria M. le curé en fermant son journal : Jean s'est évadé.

—Grand Dieu, murmura la mère Jeanne, que va-t-il arriver ?

—Que lui fera-t-on, si on le reprend, demanda le père Beaugard, épouvanté d'avance à cette pensée ?

—Je n'en sais rien, mon ami.

—Si on lui coupait la tête ! si on le menait à l'échafaud, lui, un innocent !

—Allons donc, on ne guillotine pas les gens pour une évasion.

—C'est vrai !

—Et, en attendant, il est libre.

—Libre, mon Dieu ! soupira la pauvre Jeanne. Mon pauvre enfant !

—Je vous le disais bien que cette nouvelle vous intéresserait !

—Mais avec qui s'est-il donc enfui ?

—Avec Rouget, un braconnier de Durtal et de Précigné, dont j'ai bien souvent entendu parler.

—Qui est ce donc ?

—C'est un homme qui a longtemps fait courir les gendarmes et dont les aventures ont été bien extraordinaires... mais ce n'est pas un bandit féroce comme on le prétend dans le journal, et quant à votre fils...

—Oh ! notre fils, c'est un agneau !

Le curé se leva et prit son chapeau. Une autre idée le poursuivait.

—Allez en paix, mes amis, dit-il au père et à la mère Beau regard, et n'ayez aucune crainte. Si votre fils n'est pas arrêté il vous donnera bientôt de ses nouvelles, mais cela ne doit pas vous empêcher de chercher toujours des preuves de son innocence, qui n'est doutouse ni pour vous ni pour moi.

—Ah ! merci, que Dieu vous bénisse pour votre bonté !

Pendant que les pauvres gens se retiraient, M. le curé pliait son journal dans sa poche, saisissait sa canne et se dirigeait à pas pressés vers la ferme de la Frésaie.

Quand il déboucha du chemin creux, il aperçut Françoise Dugast qui était assise sous un berceau de verdure, et qui, rêveuse et distraite, avait laissé tomber à terre le livre qu'elle avait commencé de lire.

Le bon vieux prêtre s'arrêta, essuya son front couvert de sueur et ne put s'empêcher d'admirer l'enfant dont il avait fait une si bonne chrétienne et que la Providence éprouvait si durement au printemps de la vie.

—Mon Dieu, murmura-t-il, en joignant les mains, soyez clément, épargnez cette enfant et éclairez la justice des hommes !

Puis, il s'avança jusque auprès de Françoise, qui, eu l'entendant venir, se redressa soudainement :

—Bonjour, monsieur le curé, dit-elle, je vous demande pardon... je ne vous voyais pas, je songeais...

—Ne rêvez pas ainsi, ma chère enfant, cela vous fait mal, et c'est inutile. Il faut travailler, au contraire, et surtout prier beaucoup.

—Vous avez raison, monsieur le curé, il faudra que j'apprenne à devenir plus forte.

—Où sont vos parents ?

—Dans le jardin.

—Appelez-les ici : j'ai quelque chose à vous lire.

Françoise frémit intérieurement, mais elle n'osa pas faire de questions indiscrètes et s'éloigna rapidement.

Quelques instants après, elle revenait avec M. et Mme Dugast.

Le curé s'était assis sur un banc de gazon. Il se leva à leur approche et les salua, comme il avait l'habitude de le faire, avec un respect mêlé de sympathie.

—Monsieur le curé, dit Mme Dugast, nous sommes mal ici, si nous entrions à la maison ?

—Non, non, je ne me soucie pas qu'on nous entende. Asseyons-nous ici tous les quatre.

—Volontiers, monsieur le curé.

Françoise, tremblante, s'assit auprès de sa mère, le père Dugast prit place à côté de monsieur le curé.

—Vous vous rappelez bien de Jean Beaugard ? demanda le digne prêtre.

Françoise rougit jusqu'aux yeux.

—Certes ! s'écria Dugast, comment aurions-nous oublié cette cruelle affaire. Ma fille pense toujours à ce jeune homme.

—Hélas ! oui, murmura la mère Dugast en pleurant, nous sommes bien malheureux !

—Je ne sais pas si la justice a bien approfondi cette affaire, dit le prêtre en levant les yeux au ciel, et en prêtant un secret appui à Françoise : toujours est-il que, pour moi, j'estimais beaucoup le jeune Beaugard et que sa condamnation n'a pu détruire la sympathie qui m'attachait à lui.

Françoise ne put retenir un sanglot.

—Calmez-vous, ma chère enfant. Nul ne sait ce qui surviendra par la suite. En tous cas, voici une grave nouvelle qui m'arrive à l'instant par le journal, au sujet de Jean Beaugard, j'ai cru que vous deviez en être informés.

Françoise, anxieuse, redressa la tête.

—Mon Dieu, qu'y a-t-il ? s'écrièrent à la fois M. et Mme Dugast.

—Voici, reprit le curé, ce que j'ai lu tout à l'heure au père et à la mère de Jean Beaugard.

Le curé déplia alors son journal et fit à nouveau la lecture de la chronique locale que nos lecteurs connaissent.

A mesure qu'il lisait d'une voix pénétrée, le visage de Françoise s'éclairait d'une joie rayonnante ; à la fin elle se laissa glisser du banc et tomba à genoux en joignant les mains.

—Oh ! merci, mon Dieu, s'écria-t-elle, il est libre !

—Calmez-vous, mon enfant, reprit aussitôt M. le curé ; il n'est pas sauvé car on peut le reprendre à tout instant.

—D'ailleurs, ajouta le père Dugast, qu'un vague émoi avait saisi, il n'est pas convenable de manifester ainsi ses sentiments.

—Qu'espères-tu donc, ma pauvre fille, demanda la mère Dugast ?

—Je n'en sais trop rien, ma mère, répondit Françoise en se relevant ; mais j'espère en Dieu ; je crois que l'innocence de Jean sera reconnue ; je crois que son jugement sera cassé ; je crois que notre ami reviendra ; je crois...

—Ma pauvre enfant, tu crois une foule de choses qui n'arriveront jamais ; tu ferais bien mieux de ne plus penser à Jean Beaugard.

—Je ne pourrai jamais l'oublier, mon père ; je lui ai promis ma foi et je lui tiendrai parole jusqu'au dernier jour, dussé-je en mourir de chagrin. Aidez-moi seulement à établir son innocence, car vous savez bien qu'il n'est pas coupable.

—Je sais, ma chère fille, je sais qu'il ne fait pas bon à se brouiller avec la justice. Tu nous feras arriver de mauvaises affaires...

Le curé se leva :

—Laissez, dit-il, mes chers amis, laissez cette enfant à ses espérances et à son énergie. Le but qu'elle poursuit est noble, puisqu'elle est convaincue de l'innocence de Jean Beaugard, et bien d'autres partagent ce sentiment. Seulement, il ne faut pas que ces pensées troublent la paix de votre foyer.

—Mais s'il revenait ici, monsieur le curé !

—Oh non, il ne reviendra pas à Châteaubriant, car il se rait repris.

—Que peut-il donc faire ?

—Il va s'enfuir avec son compagnon, Rouget le braconnier. et peut-être les gendarmes ne le retrouveront-ils pas.

—Ce n'est pas sûr.

—En tous cas, il faut attendre en paix et prier Dieu pour que rien de grave n'arrive. Je vous tiendrai au courant de toutes les nouvelles.

—Nous vous remercions, monsieur le curé.

Un quart-d'heure après, le digne prêtre reprenait la route de Châteaubriant, tandis que Françoise Dugast s'enfermait dans sa chambre, et adressait au ciel de ferventes actions de grâces, en même temps qu'une ardente prière pour que son fiancé échappât aux poursuites.

Le même jour, à cinq heures du soir, la nouvelle de l'évasion de Jean Beaugard se répandait dans toute la ville et y causait une profonde sensation. Chacun faisait ouvertement des vœux pour que le jeune homme conservât sa liberté, et c'était à qui irait discrètement féliciter le père et la mère Beaugard. Pour tous ces gens, profondément croyants, il y avait là un coup du ciel qui témoignait clairement de l'innocence de l'accusé.

M. Antoine Tuloup fut prévenu de l'événement par sa bonne, la vieille Rosalie, et il en manifesta un mécontentement extrême.

—Comment, libre ? Jean Beaugard, libre ! mais il n'y a donc plus de gendarmes ? il n'y a donc plus de bague ? il n'y a donc plus de justice ? et tout va être à recommencer !

M. Tuloup ne dina pas ce soir-là, et à sept heures il se dirigea vers la maison de son futur beau-père.

Dès qu'il aperçut celui qu'il appelait déjà son gendre, M. Damblé, sans remarquer son air sombre, lui parla aussitôt de la corbeille de noce qui venait d'arriver, et des papiers qu'il fallait demander pour le mariage.

Mais Tuloup l'interrompit d'un ton sec et déterminé :

—M. Damblé, dit-il, il ne s'agit plus de mariage, et il n'en faut plus parler, jusqu'à nouvel ordre.

M. Damblé pâlit affreusement et poussa un cri sourd.

Son beau rêve allait encore s'évanouir !

Sa Marguerite allait rester vieille fille !

Un grave danger, un danger inconnu, menaçait l'union tant désirée.

Le juge de paix ne put s'empêcher de joindre les mains, comme un suppliant :

—Qu'y a-t-il donc, au nom du ciel ? s'écria-t-il.

—Il y a que Jean Beaugard, mon ennemi mortel, s'est évadé ; il y a que ma vie est en danger, et que je ne me marierai point avant que cet homme n'ait été repris !

Le juge de paix respira ! Il avait cru à un danger plus grave et il avait trop de confiance dans la gendarmerie et dans la police, pour douter du succès.

—Oh ! oh ! dit-il, si ce n'est que cela, nous pouvons bien continuer les apprêts ; dans quelques jours, ce forçat sera arrêté.

—C'est ce que nous verrons, monsieur le juge de paix !

Et M. Tuloup, d'un pas lourd, saccadé, presque tremblant, alla rejoindre sa terrible fiancée.

II

AU " JEUNE MARSOVIN "

Longtemps après que Cartahut se fut éloigné, les trois compagnons, Rouget, le Potard et Jean Beaugard, debout sur une des grèves de l'île de Noirmoutier, cherchaient à percer les ténèbres, pour l'entrevoir encore, et écoutaient en silence le bruit de ses avirons.

A la fin, la voix de Rouget s'éleva dans la nuit.

—Adieu, Cartahut, adieu !

On entendit une voix déjà lointaine, répondre :

—Adieu, mes amis !

Puis le silence se fit de nouveau.

Alors les trois hommes se reournèrent et cherchèrent à reconnaître la place qu'ils occupaient.

Une masse sombre s'élevait devant eux ; on eût dit un mur gigantesque de cent trente ou cent cinquante pieds de haut !

Rouget, que sa nature audacieuse commençait à ressaisir, approcha de cette muraille, l'examina attentivement à la lueur des étoiles, et la palpa de ses deux mains :

—Ce sont des roches, s'écria-t-il.

De leur côté, le Potard et Beaugard s'assuraient du même fait.

Les trois amis étaient bloqués entre la mer et de hautes falaises qui s'élevaient presque à pic sur le rivage.

Il fallait en sortir à tout prix, car la mer montante se brisait contre ces rochers.

Rouget ignorait ce détail, mais la pensée d'être enfin libre, loin des gendarmes et des gardes, et sur la terre ferme, l'agitait nerveusement :

—Montons ! cria-t-il.

—Par où ?

—Par ici.

—Mais la falaise est à pic.

—N'y a-t-il donc aucun passage ?

—Aucun.

—Eh bien ! il faut escalader cette muraille.

—C'est impossible.

—Il n'y a rien d'impossible pour des hommes résolus à rester libres.

—Essayons, si tu veux.

Rouget, le premier, s'élança sur les rochers. Il roula plusieurs fois sur le sable et les cailloux, mais il revenait sans cesse à la charge, en poussant ses tentatives de tous côtés.

A la fin, il fut assez heureux pour saisir une branche d'arbre d'une essence qu'il ne pouvait distinguer dans l'obscurité. Mais les racines étaient extrêmement solides, et aussitôt, retrouvant sa vigueur d'autrefois, il enleva tout son corps à la force des poignets et saisit un second arbre qui croissait au-dessus du premier.

Toutefois, avant d'aller plus loin, il crut devoir aider ses amis à le suivre. Il se suspendit par les pieds pour leur tendre les mains.

—Tu es aussi agile que par le passé, mon cher Rouget, dit le Potard.

—Oh ! ce n'est pas difficile.

—Pour toi, peut-être.

—Mais moi, comment ferai-je pour monter, murmura Beaugard ?

—Nous vous hisserons, s'il le faut.

Un instant après, Rouget saisissait les deux mains du Potard et l'attirait à lui jusqu'aux branches de l'arbre, avec plus de force et d'agilité que n'en ont les clowns dans nos cirques forains.

Puis, ce fut le tour de Beaugard, qui ne sachant pas aussi bien s'aider, fut enlevé plus péniblement.

Quand Louis, Eugène et Jean se trouvèrent tous les trois sur les premières branches, l'ascension fut plus facile. Rouget grimpa d'abord en s'aidant de toutes les pointes solides du rocher, de toutes les herbes accrochées à la falaise et de toutes les racines d'arbres qui se rencontraient çà et là.

Quelquefois, il était comme suspendu au-dessus de l'abîme et quand il retournait la tête, il entrevoyait en bas la mer qui jetait son écume sur les roches.

Dans les endroits difficiles, il s'arrêtait et tendait une main secourable à ses deux compagnons, surtout à Beaugard, qui suivait avec courage, mais avec difficulté.

Le Potard ne tarissait pas d'exclamations joyeuses :

—Enfoncés, disait-il, les écureuils ! bravo, Rouget ! C'est plus fort qu'en forêt !

Mais, tout entier à l'ascension et à la joie d'être libre enfin, Rouget gardait le silence.

A un moment, les trois amis furent extrêmement embarrassés. Ils étaient debout, sur une plate-forme triangulaire, formée à mi-côté par le rocher. Au-dessus de leurs têtes la falaise s'élevait à pic à plusieurs mètres sans le moindre interstice, au-dessous d'eux écumait la mer qui avait couvert toute la grève pendant leur ascension téméraire.

—Nous voilà pris, murmura Beaugard.

—Il faut coucher ici, dit Eugène.

—Diable ! fit Rouget.

—Nous ne pouvons ni monter ni descendre.

—Faisons un somme ; quand le jour viendra, nous appellerons ou nous trouverons le vrai sentier, car il doit y en avoir un.

—Et si ce sont des gendarmes qui viennent avec des menottes au lieu d'échelle ?

—Nous nous jetterons dans la mer, et tout sera dit.

—Ce ne sont pas des solutions ; il faut chercher ; il doit y avoir un moyen.

Les trois amis examinèrent la muraille en tous les sens. Elle était, hélas, droite et lisse comme un miroir ; ils se rapprochèrent tous les trois les uns des autres et réfléchirent un instant.

Tout à coup Rouget dit à Jean :

—Êtes-vous solide sur vos jambes ?

—Je le crois.

—Très solide ?

—On le dit.

—Vous auriez 130 ou 140 kilos s'agitant sur vos épaules, vous ne bougeriez pas de place ?

—Non.

—Eh ! bien, alors, rien n'est perdu.

—Que vas-tu faire ?

—Venez ici.

Rouget s'approcha de la muraille et plaça Beaugard, les jambes légèrement écartées, les bras croisés, la tête baissée à un mètre cinquante environ du rocher.

Puis il dit au Potard :

—Monte sur ses épaules et allonge les mains sur la falaise.

—Nous serons encore loin des branches.

—Sans doute.

—Que feras-tu donc ?

—Tu verras.

—Quel que tour de force, encore ?

—Ne vous tuez pas, murmura Beaugard, il n'y a qu'un mètre à peine de chaque côté de nous. Si vous manquez votre

coup, vous tomberez certainement, et vous vous briserez sur les pierres.

—N'ayez pas peur, je suis trop heureux de vivre à présent pour compromettre notre existence.

—Allez donc !

Eugène s'élança sur les épaules de Beaugard, et, appuyant solidement ses pieds, allongea les mains sur la muraille.

Rouget examina attentivement les deux hommes.

Ils formaient une ligne courbe jusqu'au rocher.

—Baisse la tête, dit-il au Potard, et fais-moi avec tes paules un petit tremplin d'où je puisse m'élançer.

Le Potard obéit.

La situation était extrêmement critique et nul autre que Rouget le braconnier n'eût osé tenter une pareille aventure.

Un vent d'est s'était élevé qui venait des côtes de France soulever les vagues et mugir avec un bruit sinistre dans ces arbres que les trois compagnons ne connaissait pas encore.

—Attention, dit Rouget, tenez-vous bien.

Les deux hommes firent un mouvement pour consolider leur situation.

Rouget s'élança.

C'est à peine si Beaugard et Carrou le sentirent tant il était léger.

Il s'arrêta sur les épaules d'Eugène et examina une branche d'arbre qui s'agitait à un mètre environ au-dessus de sa tête.

—C'est haut, murmura-t-il ; enfin, à la grâce de Dieu !

Eugène et Jean, profondément anxieux, retenaient leur respiration.

Rouget se courba légèrement, mesura la distance, éleva sa main droite, et, tout d'un coup bondissant sur ses jarrets, s'élança :

—Je la tiens ! s'écria-t-il.

Et son cri joyeux effraya quelques courlis qui s'envolèrent vers la pleine mer.

—Bravo ! dirent à la fois Eugène et Jean.

Le tour de force accompli par Rouget était en effet prodigieux. Le forçat avait retrouvé ses jarrets d'acier ; il avait bondi comme un tigre et atteint le but.

Désormais ils étaient sauvés.

Rouget refit ce qu'il avait déjà fait au bas de la falaise ; il se suspendit par les pieds, ayant au-dessous de lui, le vide, et tout en bas la mer mugissante ; il fit plier la branche sous son poids, croisa ses bras avec ceux du Potard, pendant que Beaugard à son tour s'accrochait aux pieds d'Eugène, et, sur le signal de Louis, toute cette grappe humaine soulevée par les muscles de fer du braconnier, s'éleva lentement de la plate-forme jusqu'au chêne.

Arrivés là, les trois amis se félicitèrent de leur succès. Eugène et Jean firent compliments sur compliments à Rouget au sujet de sa force et de son agilité. Beaugard, surtout, ne tarissait pas d'éloges.

—Ce n'est pas étonnant, disait-il, que les gendarmes, n'aient jamais pu vous prendre.

—Oh ! reprenait le Potard, ce que vous avez vu n'est rien auprès de ce que notre ami a fait autrefois.

Il exagérait un peu, le bon Potard, mais son amitié pour Louis était si grande, qu'il ne croyait jamais en dire assez sur son compte.

Cinq minutes après, Louis, Eugène et Jean arrivaient à l'extrémité supérieure de la falaise. La nuit régnait encore, mais déjà, vers l'Est, une petite ligne blanche annonçait l'approche du jour.

Les trois compagnons firent quelques pas sur la côte :

—Nous sommes en pleine forêt, dit Rouget.

—Il n'est peut-être pas prudent de nous avancer avant le jour.

—Non.

Restons donc ici.

Le Potard avait encore une crainte :

—Si les gendarmes venaient à passer, ils nous demanderaient qui nous sommes et nous arrêteraient.

—Eh bien, reprit Rouget, faisons comme à Durtal. Montons tous les trois sur un arbre ; en voici justement un qui domine tous les autres.

—Oui, murmura Beaugard, mais comment y monter ? il est trop élevé et son tronc est trop uni.

—Vous doutez toujours, mon pauvre ami ; laissez-nous faire.

Puis s'adressant à Eugène :

—Tu as la corde ?

—Oui.

—Donne-la moi.

Rouget s'empara du paquet de cordes, l'enroula autour de ses reins, et saisit l'arbre à pleins bras. Puis, s'aidant de ses genoux, il commença à monter.

Beaugard put admirer de nouveau la souplesse et la vigueur du braconnier.

Quelques minutes après, Rouget atteignait les premières branches, et se perdit dans les feuilles.

Bientôt, pour se rappeler ses anciens jours, Louis imita le cri du hibou, et la corde attachée par Rouget aux premières branches de l'arbre, vint tomber aux pieds d'Eugène.

Le Potard l'attacha solidement à la ceinture de Beaugard, et celui-ci empoigna le tronc à son tour.

Aidé par le braconnier, qui le soutenait et le tirait d'en haut, Jean parvint, lui aussi, non sans peine, à rejoindre son ami auprès duquel il s'assit en essayant la sueur qui couvrait son front.

Une seconde fois la corde tomba, le Potard s'en saisit, et bientôt on entendit deux hiboux qui semblait se rejoindre à la cime du chêne, en poussant leurs cris habituels.

Rouget, le Potard et Beaugard s'installèrent commodément sur les branches supérieures, de façon à ne pouvoir être vus d'en bas. Ils restèrent ainsi, appuyés les uns sur les autres pendant une heure environ. Le jour vint pendant ce temps, et bientôt ils purent distinguer clairement les objets.

Rouget vit d'abord les bois qui les entouraient et reconnut leur espèce :

—Nous sommes au milieu d'une forêt de chênes verts, s'écria-t-il, je retrouve leur feuillage sombre et dur.

De son côté, Beaugard jetait les yeux sur la côte :

—Voyez, disait-il, partout la mer. A l'Est, au Nord et à l'Ouest. On ne voit rien au Sud à cause de la forêt.

Pendant ce temps, le Potard, rêveur, suivait un point blanc qui apparaissait au loin, vers le nord, et que ses yeux ne quittaient pas.

—Que vois-tu donc, Eugène, demanda Louis ?

—Je vois le bateau de Cartahut, le marin qui nous a amenés ici, et qui se dirige vers Nantes.

—Salut à Cartahut, murmura Rouget en se découvrant.

—Salut au loyal marin, respirèrent Eugène et Jean en ôtant leurs chapeaux !

Pendant quelques minutes, les trois hommes laissèrent leurs regards fixés sur ce petit point blanc qui finit enfin par disparaître à l'horizon.

—Maintenant, s'écria Rouget, nous ne pouvons rester ici ; il est temps de descendre et d'explorer l'île.

—Tu as raison.

—En route !

Quelques instants après, les trois hommes, usant du même procédé, quittaient l'arbre qui leur avait servi de refuge, et se retrouvèrent sur le sol. Rouget descendit le premier le secours de la corde, qu'il rapporta au Potard, pour les soins ultérieurs.

—Prends les devants, dit-il à Eugène, et conduis-nous, car, toi, tu n'es pas un forçat évadé, et l'on ne te cherche pas.

Sans répondre, Carrou se mit en marche, et ses deux compagnons le suivirent. La prétendue forêt signalée par Rouget n'était qu'un bois considérable planté sur la pointe nord-est de l'île, au milieu des roches amoncelées. On voyait partout des sentiers, des chemins de traverse, et des pas d'hommes qui indiquaient que l'île était très habitée.

Le Potard eut préféré les sauvages forêts de Durtal, de La Flèche et de Baugé, mais il n'avait pas à choisir, et forcé lui était de prendre les choses comme elles étaient.

De temps à autre, la petite troupe rencontrait quelques paysans qui allaient ramasser du bois, ou quelques matelots armés de longs filets pour la pêche, et pour se les rendre favorables, le Potard les saluait tous d'un air aimable et dégagé.

La matinée était splendide. Le soleil se levait radieux, et ses premiers rayons passant à travers les branches et les feuilles, dorçaient par minces filets les troncs et le sol. Mille insectes bourdonnaient dans l'herbe, mille oiseaux chantaient dans les chênes, et les courlis et les goélands lançaient dans les airs leurs appels stridents.

Le vent avait fléchi, et n'était plus qu'une fraîche brise, qui sifflait doucement à travers les arbres, comme un chant d'espérance et d'allégresse.

Louis et Jean aspiraient avec délices cet air si pur du matin, qui dilatait leur poitrine.

Tout à coup le Potard s'arrêta. Ils étaient à la lisière du bois.

Devant eux, à quelque distance, s'élevait une petite ville dont on apercevait distinctement les maisons et le clocher.

—Une ville, murmura Eugène.

—Ce doit être Noirmoutier, dit Beauregard.

—Faut-il y aller ?

—Si nous y étions pris ?

—Nous le verrons bien ; en tous cas, nous ne pouvons vivre dans ces bois, et mieux vaut nous perdre au milieu des habitants.

—Tu as raison, marchons.

Une demi-heure après, les trois amis entraient ensemble dans cette coquette petite ville de Noirmoutier, si joliment campée au bord de la mer, avec son petit port, ses barques de pêche ou de plaisance, et ses lourds bateaux marchands.

Ils traversèrent quelques rues, regardant autour d'eux pour voir si on ne les suivait pas, ils passèrent auprès des trois gendarmes, qui ne firent aucune attention à leur présence, et arrivèrent enfin, plus confiant, sur le port.

Là, ils hésitèrent un instant.

Autour d'eux régnait déjà, à cette heure matinale, l'animation ordinaire des ports, même les plus petits.

Quelques marins chargeaient du bois dans un lourd vaisseau à deux mâts ; d'autres, la tête recouverte de gros sacs de toile qui leur retombaient dans le dos en forme de capuchon, déchargeaient du charbon d'un autre bateau, pour les besoins de la ville.

Une barque, tout armée, tout équipée, était en partance pour Pornic, et plusieurs hommes vigoureux lovaient l'ancre en cadence.

D'autres chaloupes, remplies de matériaux de construction, entraient dans le port avec la marée en décrivant une gracieuse courbe.

En pleine mer, poussées par le vent d'est, on apercevait trois barques à un ou deux mâts qui prenaient la même direction.

Quelques navires, non encore déchargés, et arrimés à la cale, attendaient leur tour.

Sur le petit quai, une dizaine de matelots et de mousses, avec leurs bérêts gris, leurs petites pipes et leurs ceintures aux couleurs voyantes, se chauffaient comme des lézards aux rayons du soleil levant, qui éclairait toute la baie d'une joyeuse et mouvante lumière.

—Que c'est beau ? murmura Beauregard.

—Oh ! reprit Eugène, il ne s'agit pas d'admirer la belle nature, mais de trouver à déjeuner.

—Voici, dit Rouget, une auberge qui a tout à fait bonne apparence. Qu'est-ce qu'il y a d'écrit sur l'enseigne !

—*"Au Jeune Marsouin"* répondit Jean.

—Ah ! le "jeune marsouin !" reprit Rouget en riant, voilà un nom qui me plaît tout à fait. Entrons ici, si vous voulez.

Cinq minutes après, les trois compagnons étaient assis au-

tour d'une petite table sur laquelle ils frappaient du poing pour appeler l'aubergiste.

On entendit une voix dans le grenier :

—On y va, messieurs !

L'aubergiste descendit un escalier caché par une porte, et apparut dans la salle.

Louis et Jean ne purent s'empêcher de sourire en l'apercevant. Heureusement, le Potard resta sérieux.

Le propriétaire du *Jeune Marsouin* était en effet réjouissant à voir, et inspirait la gaieté. Un corps énorme, court, mais rond comme une barrique s'agitait, une tête également ronde, faite comme une boule à jouer et percée de petits yeux vifs et fins qui étincelaient entre une couche épaisse de graisse et un buisson de sourcils roux.

Cette forme de tête était surmontée d'une petite houppe de cheveux tirant sur le rouge, qui tremblotaient sans cesse, comme un plumet au vent.

Cet honorable personnage, si bien connu des marins, répondait au nom de Gaspard Batifoulier, ainsi que le démontrait l'enseigne où on lisait : *"Au jeune Marsouin, Gaspard Batifoulier, vend à boire et à manger."*

—Qu'est-ce que vous voulez, messieurs, s'écria le patron, du gin, du vin, de la bière, de l'ale, du whisky, du rhum, du tafia, du cognac, du kirsch, du malaga, du madère, de l'alicante ou du porto, car nom de nom, j'ai de tout ça, et pourvu que vous ayiez de la monnaie, on vous servira ce que vous voudrez !

Les trois amis se regardèrent en souriant.

—Va pour du gin, dit Rouget, je ne connais pas cela !

—J'aurais préféré du whisky, dit le Potard, je ne sais pas ce que c'est non plus.

—N'est-ce pas le nom d'un singe ? demanda Rouget.

—Mais non, mes braves, dit Batifoulier en riant ; c'est ouistiti, qu'on dit. Ça n'a pas été dans les îles, ce monde-là ! On le voit bien !

—On y est tout de même, dit le Potard, mais c'est la première fois. Va pour le gin !

—C'est peut-être bon à boire, dit Beauregard, mais sûrement nous aurons faim après, et m'est avis qu'un pain de trois livres, avec une saucisse, si c'est connu dans les îles... M. Batifoulier, vous connaissez la saucisse, vous qui connaissez tant de choses ?

—Ah ! que oui donc, les longues et les plates, les fraîches et les fumées. J'en ai des chapelets même pour les gars qui ne croient à rien.

—Eh bien, dit le Potard, amenez trois saucisses et trois livres de pain avec le gin. Faudra bien que tout cela fasse bon ménage.

M. Batifoulier s'éloigna, s'en allant d'un pied sur l'autre et en agitant sa houpette d'un air qui voulait dire : *"Voilà tout de même de bons enfants, mais qui ne savent rien de rien !"*

Un instant après, il revint en apportant ce qu'on lui avait demandé, et il déposa le tout sur la table en disant de sa bonne grosse voix :

—Voilà, Messieurs, restaurez-vous.

Au même instant, les dix marins que nous avons vus sur le port, firent irruption bruyante dans l'auberge et s'emparèrent de trois ou quatre tables autour desquelles ils s'installèrent comme chez eux.

L'hôte alla au devant d'eux et leur fit les mêmes offres qu'aux trois amis :

—Que demandez-vous, Messieurs ? Du gin, du whisky, de l'ale ?... Tiens, te voilà, File-à-Voile, et toi aussi, l'Équateur !... Ah ! ça, vous êtes revenus de votre tour du monde.

—Mais oui, père Batifoulier ! pour vous voir, uniquement pour vous voir !

—Bravo ! crièrent tous les marins.

—Comment se portent Madame et Mademoiselle Batifoulier ? s'écria File-à-Voile.

—Très bien, Messieurs, pour vous revoir.

—Rien de nouveau depuis les neuf mois que nous vous avons quitté ?

—Non, Messieurs, non.

—C'est dimanche, Monsieur Batifoulier !

—Du gin, du gin, crièrent à la fois tous les marins en se levant et en frappant sur la table, du gin, et vite !

—On y va, messieurs, on y va !

M. Batifoulier disparut tout courant, ou plutôt tout roulant, dans l'escalier et les conversations particulières reprurent entre les marins.

File-à-Voile, maître au cabotage, expliqua à haute voix le regret où il était de manquer de bras, pour le déchargement de la "*Dorade*" qui arrivait pleine de charbon de terre, et l'Equateur se plaignit aussi de n'avoir pas assez d'insulaires pour aider ses matelots à charger du bois sur la "*Sainte-Aglée*" en partance pour Bordeaux.

—Le capitaine sera furieux, disait l'un.

—L'armateur enragera, disait l'autre.

Rouget poussa Jean du coude :

—Voilà notre affaire, dit-il ; on aura du travail là-bas.

—Oui, mais pouvons-nous le faire ?

—Parbleu !

—Ça ne me va pas, murmura le Potard.

Quand M. Batifoulier rentra, après qu'il eut servi les marins, Eugène lui fit signe de s'approcher et lui tapant affectueusement sur le ventre :

—Dites-donc, mon bonhomme, est-ce qu'on ne pourrait pas trouver du travail ici ? J'ai bon bras, bon œil, Dieu merci, et je ne demande qu'à les employer. Et voici des papiers qui vous prouveront que nous sommes d'honnêtes gens.

M. Batifoulier sourit, jeta négligemment les yeux sur les papiers que le Potard lui présentait, et que celui-ci s'était procurés avant de partir :

—Ecoutez, hier, M. Luro est venu demander un journalier pour couper le bois qu'il a vendu et qui doit partir dans quelques semaines. Si vous voulez vous présenter...

—Ça me va, cria le Potard ; où demeure-t-il, votre M. Luro ?

—À la maison blanche qu'on voit d'ici.

—C'est bien, je vous remercie, j'irai tout à l'heure lui parler.

—Rouget et Beauregard se regardèrent.

—Attendez, dit le Potard, votre affaire, à vous, sera bientôt faite.

Et se levant, il se dirigea vers les marins :

—Messieurs, dit-il, je vous salue bien ; voulez-vous permettre à des amis de vous offrir un verre de fin cognac ?

Les marins se regardèrent étonnés et déjà joyeux.

—Allez toujours, répondit File-à-Voile ; nous ne vous connaissons pas, mais le cognac, ça ne se refuse jamais.

—Prenez place au milieu de nous, s'écria l'Equateur.

Eugène, Louis et Jean vinrent s'asseoir auprès des marins, et le Potard agitant ses grands bras et parlant fort pour se donner une contenance, appela M. Batifoulier.

—Celui-ci reparut avec sa face réjouie.

—Du cognac ! donnez une bouteille de votre meilleur cognac, nous la boirons toute entière, à votre santé.

—C'est cela, vive papa Batifoulier ! crièrent les marins en battant des mains.

Un instant après trois fugitifs et les dix marins, tous attablés autour de lei verres remplis de cognac, et causant joyeusement des choses de terre et des choses de mer, étaient devenus de véritables amis.

Même le père Batifoulier avait approché un haut tabouret et s'était assis dessus pour prendre part à la bombance et profiter de la belle humeur de ses clients.

Quand tout fut réglé et qu'on fut sur le point de se séparer, le Potard, ramassant sa dernière pièce de monnaie, s'approcha de File-à-Voile, et lui prenant la main :

—Dites donc, ami, vous parliez tout à l'heure de bateaux à décharger... Voici mes deux compagnons, Louis Raimbault et Jean Bourdain, qui vous aideront bien pendant quelque temps.

Et il ajouta d'un geste superbe qui faisait fuir à l'avance tout soupçon :

—Je réponds d'eux comme de moi.

Rouget et Beauregard admirèrent la présence d'esprit et l'adresse de leur ami, qui, du premier coup, leur avait trouvé de nouveaux noms, pour dissimuler leur identité.

Quant à File-à-Voile il fut littéralement subjugué par l'aplomb du Potard qu'il prit pour un personnage, à la façon dont il les traitait.

Il appela l'Equateur, l'Esquiman et plusieurs autres qui avaient des surnoms aussi étranges tirés des pays qu'ils avaient visités, Jamaïque, Bourbon, Martinique, l'Islandais, Canada, et leur fit part des offres d'Eugène.

—Voilà Monsieur, dit-il, Monsieur !...

—Monsieur Carrou.

—Voilà M. Carrou qui nous offre ses deux amis pour travailler avec nous au déchargement de la *Dorade* de la *Sainte-Aglée*... Ça vous va-t-il ?

—Quel prix, Messieurs ?

—Le vôtre.

Trente sous.

—Va pour trente sous. Ça y est. Demain, entre quatre et cinq heures nous serons là.

File-à-Voile et tous ses compagnons serrèrent tour à tour les mains d'Eugène, de Rouget et de Beauregard en signe de convention conclue. Ils se retirèrent ensuite pour aller à leur travail.

Quand aux trois amis, ils saluèrent une dernière fois M. Batifoulier en lui disant au revoir et sortirent sur le port.

Le soleil avait monté dans cet intervalle, il était déjà près de six heures. L'animation la plus grande régnait dans la ville, sur le quai et sur la levée. Une foule de petites barques allaient et venaient dans le port et l'on voyait déjà quelques étrangers qui se promenaient après avoir pris à marée haute leur bain du matin.

Rouget était ravi de cet heureux début.

Trouver en arrivant du travail et des amis, c'était un bonheur qu'il n'avait osé rêver, et déjà le pauvre homme, simple et naïf comme nous le connaissons, croyait avoir vaincu toutes les difficultés.

Beauregard partageait son enthousiasme.

Quand au Potard, il alla adroitement s'entendre avec M. Luro, pour la coupe du bois. Quand il revint sur le port, l'affaire était faite et Eugène était engagé à partir du lendemain et à raison de trente sous par jour, comme Louis et Jean.

—Tout va bien, dit-il en rejoignant ceux-ci, et je pense que je pourrai tendre encore quelques collets.

—A quoi songes-tu, mon ami ? s'écria Rouget.

—Que veux-tu ? je ne pourrais pas vivre sans cela.

Les trois compagnons cherchèrent ensuite un logement et ne tardèrent pas à le trouver, sur le quai même, à quelques mètres du *Jeune Marsouin* ; il y avait là deux chambres qui leur furent louées, à bon compte, par la veuve d'un matelot mort en mer, la vieille mère Plumeau, qui occupait le reste de l'habitation, et y débitait des légumes, choux, carottes, salades, haricots, pois verts et pois secs pour les marins.

Les deux chambres se communiquaient. Elles étaient au rez-de-chaussée. La première était grande et éclairée sur le quai, avec vue sur la mer, une grande cheminée et même un fourneau. On décida qu'elle servirait de cuisine.

L'autre était plus petite et plus sombre, donnant sur la cour.

On en fit le dortoir, et la mère Plumeau loua trois lits qui l'occupèrent presque en entier.

Une table et trois chaises, placées dans la première chambre, complétèrent l'ameublement.

La mère Plumeau se chargea de faire la cuisine et de préparer les repas pour ses trois pensionnaires.

Vers midi, tout était disposé, et les trois amis, n'ayant plus rien à faire, sûrs du lendemain, ayant à la fois du travail et un gîte certains, quittèrent Mme Plumeau et visitèrent la ville dans tous les sens.

Ils affectèrent surtout de passer et de repasser devant la gendarmerie, pour être bien sûrs qu'on ne les avait pas signalés.

Il fut convenu, pour plus de précautions, que chacun d'eux laisserait croître sa barbe en broussailles.

Vers quatre heures, ils s'acheminèrent vers les bois, jusqu'à cette partie sauvage et marécageuse de l'île, situé du côté du phare.

Ils admirèrent un instant les déchirures du sol, les vieilles salines, les dunes de sable, les hautes falaises, et les roches que la mer avait battues et creusées depuis des siècles, puis ils revinrent sur leurs pas jusqu'au centre de l'île où ils ne trouvèrent plus que des collines de sable et des champs cultivés.

Le soir, vers huit heures, fatigués par leur promenade mais joyeux de leur liberté, ils rentraient au logis, et savouraient avec délices la soupe au lard de la mère Plumeau.

Dès le lendemain, à quatre heures, les trois amis, après avoir délicieusement dormi, se levaient et se préparaient à se rendre à leurs travaux respectifs.

—Je vais bien travailler, disait Rouget ; car il y a longtemps que je n'ai été si tranquille : si je savais seulement que mon père, ma femme et mes enfants sont en bonne santé !

—On verra cela plus tard, répondait le Potard qui avait déjà son idée.

Jean Beauregard soupira et ne dit pas mot, mais il était aisé de voir qu'une foule de pensées, relatives à ses parents et sans doute aussi à sa fiancée, lui torturaient le cœur.

Les trois amis furent prêts en un instant ; ils se séparèrent.

Le Potard alla au bois.

Louis et Jean se rendirent au port.

Là, se balançant mollement au léger mouvement des vagues, la *Dorade* et la *Sainte-Aglæe*. Quelques matelots étaient déjà au poste avec File-à-Voile, l'Équateur et l'Esquimau. En voyant venir les deux hommes, File-à-Voile poussa un cri de joie.

—Ah ! dit-il, les voilà ; salut les amis, je croyais bien que vous ne viendriez pas !

—Pourquoi cela ?

—Eh, parbleu ! parce que les hommes des champs, comme vous autres, ne sont pas aussi exacts que les marins.

—Peut-être, dit Jean, mais nous, nous avons déjà navigué.

—Eh bien, s'écria l'Islandais, à l'ouvrage, il faut que la *Sainte-Aglæe* soit à moitié chargée ce soir.

—Avez-vous les bras bons, Messieurs ?

—Vous allez voir, dit Rouget.

Le travail commença aussitôt. Il consistait à enlever, à l'aide de leviers, de crics et de grues, d'énormes morceaux de bois, à les soulever de terre, à les faire pirouetter sur eux-mêmes et à les laisser retomber sur le navire où il fallait alors, à bras tendus, les disposer avec ordre et régularité.

La force et l'adresse de Rouget furent bientôt reconnues, et File-à-Voile le mit au poste le plus dur, sur la *Sainte-Aglæe*.

Rouget faisait, à lui seul, le travail ordinaire de deux hommes. Du coin de l'œil, les marins l'observaient en souriant :

—C'est un rude lapin, murmurait Jamaïque, qui avait vu le travail des nègres, et qui appréciait beaucoup la vigueur physique.

—Il y en avait un comme lui à Québec, reprenait Claude.

—Il nous sera bien utile, s'il veut nous rester.

—En effet.

—Le patron sera content.

—Mais, son compagnon ?

—Il travaille bien, lui aussi.

—Il n'est pas aussi fort.

—Peut-être, mais à eux deux ils en valent bien trois.

Pendant que les marins devisaient ainsi avec leur jovialité ordinaire, l'ouvrage s'avavançait peu à peu.

Le port était rempli d'une foule d'hommes qui travaillaient de la même façon, et il semblait à Rouget et à Beauregard qu'ils étaient plus en sûreté, au milieu de ces rudes matelots, que dans les forêts les plus épaisses.

Ils avaient conservé les noms que le Potard leur avait donnés la veille, et les matelots n'appelaient Rouget que Louis Raimbault, et Beauregard que Jean Bourdain.

Plus le jour s'avavançait, plus le travail devenait actif, et plus aussi les deux forçats évadés retrouvaient leur gaieté.

De temps à autre, quand ils se rencontraient, ils se souriaient et s'encourageaient à voix basse.

Ils n'eurent que quelques minutes d'anxiété.

Ce fut lorsque trois gendarmes vinrent, d'un air agité, demander à File-à-Voile à voix basse quelques renseignements sur un matelot qui s'était battu la veille et qui avait disparu depuis lors.

Les deux forçats, pâles et inquiets, n'entendaient que quelques mots de la conversation :

—Disparu !...

—Enfin !...

Déjà Rouget et Beauregard avaient quitté la *Sainte-Aglæe* et s'étaient doucement écartés d'une vingtaine de mètres, prêts à s'enfuir au moindre signal.

Mais tout à coup la voix de File-à-Voile s'éleva :

—Avez-vous vu Barre-de-Travers, vous autres, dit-il ?

—Oui, dit Canada, il est couché ivre-mort, au *Jeune-Marsouin*.

—Merci, merci, reprirent les gendarmes, qui disparurent aussitôt.

Rouget et Beauregard respirèrent. Décidément on ne les connaissait pas.

A partir de ce moment, ils travaillèrent en paix.

A midi ils allèrent déjeuner. A une heure ils revinrent au port et ne le quittèrent qu'à sept heures en même temps que tous les marins.

File-à-Voile leur serra la main à tous les deux, les félicita, les remercia et leur offrit un verre de tafia.

Rouget refusa.

—Non, non, dit-il, nous ne buvons jamais.

File-à-Voile s'éloigna, mais il murmurait en s'en allant :

—Quelle trouvaille j'ai faite là ! Le patron devrait louer ces hommes au mois ou à l'année, surtout le petit.

Chez la mère Plumeau, les trois amis se retrouvèrent et se racontèrent leur journée.

Le Potard avait été tout le jour avec M. Luro et quelques journaliers dans le bois. Ils avaient abattu ensemble un grand nombre de chênes, mais beaucoup d'autres étaient déjà marqués, et l'exploitation devait durer plusieurs mois.

—C'est charmant, s'écria Eugène, qui riait, chantait, et paraissait déjà avoir oublié le baigne et l'évasion.

—Tu es gai comme un merle.

—Comment ne le serais-je pas ? tout nous réussit à souhait. En arrivant ici, nous trouvons du travail, des amis, un bon gîte et cet excellente dame Plumeau, qui nous fait de délicieuses soupes. Que voulez-vous de plus ?

Louis et Jean ne répondaient pas. Le brave Potard, en effet, était seul au monde, mais eux, ils avaient au loin un foyer qu'ils revoyaient toujours en songe, et dont le souvenir les poursuivait.

Plusieurs mois se passèrent ainsi, dans une sécurité apparente, mais trompeuse.

Les trois compagnons ne parlaient jamais de leur condamnation, de leur séjour au baigne ni de leur évasion. Ils auraient craint d'éveiller les soupçons de la mère Plumeau, et d'ailleurs ils n'aimaient pas rappeler ces tristes souvenirs.

Entre eux et les marins de *Dorade*, de la *Sainte-Aglæe*, et de plusieurs autres bateaux qui étaient arrivés dans l'inter-valle, s'était nouée une véritable amitié.

Le patron de plusieurs de ces barques, M. Sambin, les avait engagés au mois, à raison de deux francs par jour, et il s'était félicité de son marché.

Tous les habitants du port, tous les matelots, tous les marchands, connaissaient Louis Raimbault et Jean Bourdain et leur parlaient avec estime. Les gendarmes eux-mêmes, ainsi que les douaniers, avaient fini par leur serrer la main.

Le Potard, qui vivait toujours au milieu du bois, était stupéfait :

—Quoi ! s'écria-t-il, vous causez avec ces messieurs ?

—Sans doute.

—Vous serez pris !

—C'est, au contraire, le meilleur moyen de leur échapper.

Le Potard n'était pas tout à fait de cet avis. Il avait, quant à lui, repris sa vie d'autrefois. Un beau jour, il était arrivé au logis de la mère Plumeau avec un fusil qu'il avait acheté de rencontre, une boîte à poudre, un sac de petit plomb, des capsules et aussi une quantité de fil-de-fer propre à fabriquer des collets à lapins. En le voyant entrer, Rouget et Beauregard avaient poussé un cri :

— Quoi, Potard, tu vas recommencer à chasser.

— Sans doute.

— Prends garde ! Il t'arrivera malheur, comme à moi !

— Allons donc ! J'ai toujours braconné depuis que je me connais, je braconnerai toute ma vie, et je ne serai jamais pris.

— On dit cela !

— Moi je le dis et je le crois.

— Mais que chasserez-vous ? demanda Beauregard.

— Ce que je chasserai ! Des lapins ! Il y en a ici par milliers ? et des oiseaux de mer, des bécassines, des pluviers, des mouettes, des courlis, des goélands et quantité d'autres oiseaux que j'apporterai à la mère Plumeau qui, ces jours-là, méritera bien son nom, car elle plumera du matin au soir.

Et le Potard, en parlant ainsi, riait d'un si bon rire que ses deux compagnons n'insistèrent plus auprès de lui pour le détourner de son dessein et l'aiderent à fabriquer ses collets.

Tout allait donc au mieux, et Rouget, Beauregard et Eugène Carrou se croyaient tout à fait en sûreté quand un fatal événement vint briser tous leurs plans.

III

LA FLEUR ACCUSATRICE.

Plus les jours et les mois s'écoulaient, et plus Jean Beauregard devenait triste et rêveur.

Le pauvre garçon songeait toujours à la fiancée qu'il avait laissée au pays, et il se demandait avec angoisse ce qu'elle était devenue, si elle était demeurée fidèle à son souvenir, comme elle le lui avait promis, ou si obsédée par ses parents, elle avait fini par consentir à se marier avec M. Tuloup, dont le crime n'était connu que de Dieu et de Jean.

Ses deux amis, le Potard et Rouget, avaient beau multiplier leurs efforts pour remonter son moral et lui rendre de l'énergie, ils n'y parvenaient point.

Sans cesse Jean leur échappait, surtout le dimanche, après les offices qu'il suivait régulièrement, pour aller se perdre dans les bois et les rochers.

— Où va-t-il ainsi ? demandait le Potard.

— Pleurer, sans doute, répondait Rouget.

— Pleurer, cela ne sert à rien !

— Cela console, du moins, et cela soulage.

Jean Beauregard avait fini par trouver dans ses longues courses solitaires une pointe de rocher, ignorée des hommes, et de difficile accès.

Elle était tournée vers la France et, de son sommet, on devinait au loin l'embouchure de la Loire, au-delà de laquelle l'imagination percevait facilement Nantes et Châteaubriant.

C'est là que Jean allait s'asseoir et qu'il passait de longues heures dans la contemplation des rivages de la patrie.

Alors, l'infortuné tirait de sa poche la lettre que Françoise Dugast lui avait écrite au bain, et se couchant tout de son long sur la pierre, écoutant les frémissements de la vague, et appuyant sa tête sur ses deux mains, il la lisait et la relisait, et la baisait cent fois.

Et quand ses yeux baignés de larmes ne pouvaient plus lire, il repliait et cachait son précieux trésor, et se laissait aller à ses pensées.

Quelles tristes pensées !

Se savoir innocent, condamné et évadé ! Quelles lugubres stations pour la rêverie ! Quel chemin lamentable pour l'imagination !

En être là et avoir vingt-sept ans !

Bien souvent, Jean Beauregard, croyant avoir fait un mauvais rêve, se levait soudain comme pour courir à son établi

de cordonnier, ou pour aller à la Frénaie et, en apercevant autour de lui la mer et les rochers qui le rappelaient à la réalité, il tombait lourdement à genoux en sanglotant.

Ou bien, quand il s'était légèrement assoupi il songeait qu'il était couché à Châteaubriant, dans la petite chambre qui communiquait avec celle de sa mère, et se plaignant doucement, comme un enfant qui souffre, il murmurait :

— Maman ! maman ?

Mais un gros goéland qui passait d'aventure et qui s'éfrayait en le voyant, le réveillait par ses cris, et Jean se dressait, et Jean se disait aussitôt que sa mère était loin et qu'il n'était plus qu'un forçat ?

Vivre avec de telles pensées est plus dur que de mourir, aussi le jeune homme avait-il bien des fois appelé la mort à son secours, plus sérieusement que le bûcheron de la forêt ; mais ne la voyant pas venir, il avait formé plusieurs projets aussi irréalisables les uns que les autres.

Jean avait pensé d'abord qu'il quitterait secrètement l'île et ses amis et que, sous son faux nom de Jean Bourdain, il irait à pied revoir ses parents et sa fiancée.

Mais quel rêve !

À la réflexion, Jean, qui tout d'abord avait été fier de son idée, n'avait pas tardé à reconnaître que s'il mettait le pied dans sa paroisse, il y serait infailliblement reconnu et arrêté le jour même ; qu'alors on le ramènerait à Rochefort, qu'on l'enchaînerait et qu'on l'embarquerait pour la Guyane !

Hors, à aucun prix, pas même au prix de la vie, Jean ne voulait abandonner la France.

À Noirmoutier, l'espérance, quoique faible, vivait encore en son cœur ; à Rochefort et à Cayenne, elle serait morte.

Jean eut alors un autre projet.

Il crut qu'il pourrait envoyer à Châteaubriant quelque marin dévoué, quelqu'un de ses amis fidèles qu'il s'était faits depuis son arrivée à Noirmoutier, en le chargeant de dire à son père où il était, et peut-être de remettre à Françoise quelque billet, quelque lettre...

Longtemps, sur sa roche, Jean médita ce projet. Un instant, même, il chercha le matelot qu'il chargerait de l'exécution.

Mais, à la longue, Beauregard réfléchit qu'en agissant ainsi il trahirait la retraite de Rouget et du Potard, qui pourtant l'avaient sauvé avec tant d'abnégation et de dévouement.

Si, en effet, le marin, porteur de la missive, était arrêté à Châteaubriant, ce n'était pas seulement Jean qui serait repris mais aussi ses deux compagnons.

Or, Jean voulait bien tout risquer pour lui-même, mais il n'avait pas le droit de rien risquer pour ceux-ci.

Alors une troisième idée vint au jeune homme : écrire à ses parents et tout leur dire.

Pour exécuter ce dessein, Jean acheta du papier à lettre et des enveloppes, mais au moment où il se se préparait à écrire, une crainte instinctive le saisit.

Il lui sembla bien dangereux de confier ainsi tous ses secrets à la poste ; peut-être ouvrirait-on les lettres adressées à ses parents !... et tout dire ainsi, tout révéler, évasion et retraite, n'était-ce pas une trahison à l'égard de ses amis ?

Beauregard jeta sa plume, ferma ses poings de rage et s'enfuit dans les bois où il pleura tout à son aise :

— Rien, disait-il, rien à faire ! vivre, ou plutôt mourir lentement, de chagrin et de désespoir.

Pendant que le Potard chassait, tendait ses collets, prenait des lapins, tuait des oiseaux de mer de toute espèce et de toute forme, vivait heureux comme un roi, et gai comme un pinson ; pendant que Rouget se promenait avec les marins, maniait les barques, faisait des excursions tout autour de l'île, nageait, pêchait, vivait en un mot comme un homme qui a une longue expérience des misères humaines, Jean s'isolait de plus en plus, Jean rêvait, Jean pleurait et se désolait.

Un jour, le Potard le prit à part, et l'emmena au-delà des bois, dans cette partie sauvage et aride de l'île, qu'il aimait tant à parcourir.

Puis, après lui avoir fait admirer les chênes, les roches, les cavernes naturelles où la mer se brisait avec un bruit formidable, il l'emmena s'asseoir sur un monticule élevé, d'où on dominait à perte de vue l'Océan et l'île entière.

— Ah ça ! mon cher Jean, lui dit-il, après quelques minutes, il faut que nous nous expliquions.

Jean le regarda, étonné.

— Que voulez-vous dire ?

— Regrettez-vous le bagne, et Rochefort ?

Jean sourit.

— Pourquoi cela ?

— Dame ! on s'est donné la peine d'aller vous enlever de nuit, de vous faire passer les murs, de vous faire franchir la mer avec ce bon Cartahut, et voilà qu'aujourd'hui, vous êtes aussi sombre, aussi triste, aussi malheureux que là-bas.

Jean soupira.

— Hélas ! murmura-t-il.

— Voyons, dites ce que vous avez, je suis votre ami après tout, et je ne veux que votre bien.

— Sans doute, mais vous ne pouvez rien à mon chagrin.

— Qui sait.

— Ma tristesse est de celle qu'un ami ne peut dissiper... Je souffre parce que j'ai laissé chez moi mes parents, et aussi...

Jean s'arrêta, hésitant.

Le Potard insista :

— Et aussi ?

Jean se résigna à tout dire :

— Et aussi Françoise, Françoise Dugast, qui m'aimait, que j'adore toujours, et que je devais épouser... Je suis toujours digne d'elle, vous le savez, je suis innocent, condamné pour un autre, et vous ne savez pas, mon aïeul, vous ne pouvez pas savoir, combien il est dur d'être ainsi justement privé du bonheur que l'on avait rêvé !

En achevant ces mots, Jean ne put retenir un sanglot.

Le Potard, très ému, lui serra la main.

— Ah ! reprit Beaugard, en prenant la mer à témoin de la vérité de ses paroles, que ne suis-je mort, le 25 mai, avant d'avoir rencontré l'infâme Tuloup, alors que je portais le ciel entier dans mon cœur.

Le Potard contempla Jean avec attendrissement. Il n'avait pas idée d'une telle douleur, lui, l'homme des bois, qui ne connaissait que l'action et la lutte.

— Que pouvons-nous faire à cela ? murmura-t-il.

— Ah ! si, du moins, ma mère et Françoise savaient que je suis ici, libre avec vous !

Le Potard resta silencieux. Il songeait au désir de Beaugard, mais il mesurait aussi toutes les difficultés de l'entreprise. A la fin, il se leva avec Jean et reprit lentement :

— Pardonnez-moi, mon cher ami, d'avoir douté de vous. Je croyais que vous vous ennuyiez avec nous, que vous vouliez nous quitter, vous enfuir...

— Oh ! non ! s'écria Beaugard. Je resterai avec vous toujours, et jusqu'au bout. Mais laissez-moi rêver et pleurer mon bonheur détruit.

Les deux hommes revinrent à Noirmoutier, où ils retrouvèrent Rouget qui avait fait la cuisine avec la mère Plumeau, et était allé boire un coup avec File-à-Voile et l'Islandais, de retour d'un autre voyage, chez le père Batifoulier.

A partir de ce moment Rouget et le Potard cherchèrent à rester le plus souvent possible avec Jean Beaugard, pour le distraire de ses chagrins.

Malheureusement, ils n'y parvinrent point, et Jean resta sombre et taciturne, dépérissant à vue d'œil.

Le pauvre homme n'avait quelque repos que lorsqu'il était seul, sur sa roche sauvage, et qu'il pouvait y rêver à son gré et relire la lettre de sa fiancée.

Toutefois, un dimanche, après une rude semaine de travail, il fut retenu à la maison par l'Equateur, qui demanda à lui parler en secret.

Quand ils furent seuls, et qu'ils eurent bourré et allumé leurs pipes, le jeune marin se décida à faire connaître l'objet de sa visite singulière.

Il poussa un grand soupir, comme quelqu'un qui fait un effort.

— Pour lors, mon cher Bourdain, vous savez donc écrire ?

— Oui.

— L'écriture de main ?

— Sans doute.

— Et bien ! vous pouvez me rendre un fameux service.

— Lequel !

— Celui d'écrire pour moi, à une promesse que j'ai laissée là-bas, du côté de Bordeaux... Et c'est gênant, vous comprenez, d'employer les écrivains publics... D'autant plus, que je crois bien qu'il n'y en a point ici ; je n'ai vu d'affiche nulle part... On dirait que personne ne serait dans l'île.

Jean Beaugard sourit.

— Je vous rendrai très volontiers ce petit service, l'Equateur ; j'ai justement là une feuille de papier à lettre et quelques enveloppes.

— Eh bien, c'est cela, je vais vous dicter la chose, mais vous ne le direz à personne.

— Soyez tranquille.

Jean prit le papier qu'il avait acheté dans le dessein d'écrire à Françoise, et fit pour le compte de l'Equateur, la plus tendre et la plus naïve lettre de fiancé qu'on eut jamais vue.

Quand il eut achevé, signé et paraphé, il écrivit l'adresse de la jeune fille sur une enveloppe et remit le tout au matelot. Celui-ci voulut, en signe de remerciement, l'emmenner vider une bouteille au "*Jeune Marsouin*" mais Jean refusa, car cet incident avait encore aiguisé ses regrets.

— Vous êtes donc malade ? demanda l'Equateur.

— Un peu, répondit Beaugard.

— Tant pis, alors ; ce sera pour une autre fois.

— Volontiers.

— Je vous remercie bien tout de même.

— Il n'y a pas de quoi.

— Au revoir, Jean Bourdain.

— Au revoir, l'Equateur.

Les deux hommes se serrèrent la main et se séparèrent, mais tandis que le matelot courait à la poste, Jean, la mort dans l'âme, retournait à ses rochers.

Sur la côte, en revenant, il remarqua un coin de terre où poussaient de jolies petites fleurs, blanches et bleues, qu'on appelle communément des *immortelles*, parce qu'elles ne se flétrissent point.

Jean pensa :

— Elles sont comme mon amour ! Elles survivent, comme lui, à tous les mauvais temps.

Et se baissant, le jeune homme en cueillit quelques-unes, qu'il ramassa dans sa poche.

Arrivé chez lui, il ne trouva ni Louis ni le Potard, qui avaient prolongé leur promenade dans les bois et sur les plages. Et Jean, plus triste encore que d'habitude, s'assit au coin de la table, et machinalement contempla ses *immortelles* en pensant à sa fiancée.

Puis, machinalement aussi, il prit des enveloppes qui restaient sur la table et joua avec le porte-plumé.

— Il est heureux, l'Equateur, murmura-t-il, il peut écrire à ceux qu'il aime !

Tout à coup une idée bizarre lui traversa l'esprit.

Si l'envoyait une de ces fleurs à Françoise Dugast, rien qu'une fleur, sans ajouter un mot, elle comprendrait sans doute qu'elle vient de son fiancé... Elle serait rassurée, heureuse... Elle préviendrait ses parents... Elle attendrait peut-être !

Et il n'y aurait aucun danger à craindre, puisque aucun renseignement ne sera donné, aucun mot écrit.

Sans réfléchir davantage, Beaugard sent une joie immense l'envahir ; il tombe à genoux, il remercie Dieu, il le supplie d'avoir pitié de lui, puis il saisit une enveloppe, y trace en contrefaisant laborieusement son écriture, le nom chéri de sa bien-aimée, et il y glisse enfin, avec une émotion profonde, après l'avoir plusieurs fois baisée, une *immortelle* qu'il choisit entre les plus belles !...

L'adresse achevée, Beaugard se lève, et, craignant encore que la réflexion ne vienne détruire ce projet, comme elle avait détruit les autres, il part, il court, il vole au bureau de poste, et mettant un timbre sur sa lettre, la jette en frémissant dans la boîte.

Le sort en était jeté.

Il n'y avait plus à revenir sur ce qui venait de se faire ! Jean Beaugard retourna le cœur joyeux, l'âme en fête, au logis de Mme Plumeau, et, ses deux compagnons furent étonnés de le voir arriver, avec ce beau sourire de la jeunesse, qu'ils ne lui connaissaient pas.

—Cela va donc mieux aujourd'hui ? lui demanda Rouget, non sans une secrète inquiétude.

—Oui, répondit Jean, cela va mieux : après dîner nous irons ensemble nous promener.

Le Potard et Rouget se regardèrent avec surprise, mais ils n'osèrent demander à leur ami la cause de cette joie subite. Quant à Beaugard, il garda son secret.

Les jours suivants, on remarqua, sur le port, que Jean Bourdain était moins taciturne ; et chacun se réjouit de cette transformation.

Tous les soirs, au grand étonnement de ses compagnons, Jean rôdait autour de la poste. Il lui semblait qu'il allait recevoir, lui aussi, une lettre, une fleur, une réponse de Françoise, et pourtant, il n'avait envoyé ni son nom, ni son surnom, ni son adresse. Mais telles sont les illusions du cœur, et les entraînements de l'imagination, qu'ils agissent sur nous et sur nos actes, même à notre insu.

Sans savoir pourquoi, Jean Beaugard attendait quelque chose avec anxiété. Il était convaincu que son mystérieux envoi ne resterait pas sans produire effet.

Il ne se trompait point.

Cet effet fut soudain et terrible.

Mais il faut ici revenir de quelques jours en arrière et nous transporter à Châteaubriant où le drame entraînait dans une voie fatale.

Le lendemain du jour où la nouvelle de l'évasion de Jean Beaugard et de Louis Rouget était arrivé à Châteaubriant, le juge de paix, M. Damblé, reçut une lettre très énergique de M. le procureur impérial.

Cette lettre était ainsi conçue :

« Monsieur le juge de paix,

« Vous avez dû apprendre, par la voie de la presse l'audacieuse évasion du nommé Jean Beaugard, de Châteaubriant, condamnée par la cour d'assises aux travaux forcés.

« Ce criminel s'est enfui, dans la nuit du 3 mars, avec un de ses compagnons, le sieur Rouget, également condamné aux travaux forcés à perpétuité, le 12 février 1852, par la cour d'assises d'Angers.

« On n'a pu jusqu'ici retrouver la trace des fugitifs.

—Vous comprenez sans peine, M. le juge de paix, qu'il importe au plus haut point, pour la bonne renommée de la justice française, que les deux forçats soient retrouvés dans le plus bref délai, et réintégrés au bagne.

« Des instructions en ce sens ont été envoyées par tous les procureurs impériaux, et le signalement des fugitifs a été donné à toute la région.

« Vous avez participé à l'instruction, vous connaissez l'affaire, vous connaissez aussi les parents et les amis de Jean Beaugard ; c'est pourquoi je compte sur votre zèle pour chercher tous les indices de nature à faire retrouver le condamné.

« Surveillez attentivement ses parents, ses amis ; écoutez tous les bruits et faites-moi part de tous vos soupçons ; je vous donne à cet effet pleins pouvoirs sur la gendarmerie et la police, et je ratifierai tous vos actes.

« Il faut à tout prix que Jean Beaugard soit retrouvé, et s'il l'est par vous, je n'ai pas besoin de vous dire que vous pouvez compter sur notre reconnaissance.

« Veuillez agréer, etc.

« Le procureur impérial.
X... »

En recevant cette lettre, M. Damblé avait frémi de joie et d'impatience.

Etre chargé d'une telle mission était pour lui le plus grand honneur auquel il put prétendre, en même temps qu'un espoir certain d'un bel avancement.

Il fit part de ses sentiments à sa « douce Marguerite », qui le reçut un peu durement.

—Mon cher papa, dit-elle, il n'y a qu'un malheur.

—Lequel ?

—C'est que Beaugard ne reviendra point se faire reprendre ici.

—Peut-être ; mais je trouverai des indices.

—Des indices ? Que voulez-vous dire ?

—Je veux dire des soupçons, des probabilités ; je mettrai la police sur la voie... tu verras cela, ma bonne, tu verras cela ! et tu n'as qu'à préparer ton trousseau.

La douce enfant murmura aigrement quelque chose, et haussa les épaules. Elle n'avait pas grande confiance dans le talent de son père, ni grand désir de se marier.

Après avoir quitté sa fille, M. Damblé courut chez son futur gendre, qu'il trouva plus sombre que jamais.

Tuloup ne sortait presque plus, mangeait à peine et se barricadait dans sa maison, comme s'il avait craint une invasion d'assassins.

La vieille Rosalie, elle-même, n'en revenait pas, de voir son maître si préoccupé, et il lui prenait, de temps en temps, de folles envies de chercher une autre place.

M. le juge de paix remarqua toutes ces circonstances, mais il avait tellement la joie au cœur qu'il aborda directement son sujet.

—Eh bien ! mon cher ami, dit-il, quand M. Tuloup eut lu la lettre du procureur, qu'en pensez-vous ?

—Moi, dit l'autre avec humeur... Je n'en pense rien ?

—Vous ne croyez pas que Beaugard sera désormais arrêté, avant huit ou quinze jours ?

—Oh ! oh ! comment cela ?

—Mais, parce que je vais tout fouiller, tout étudier, tout examiner, et qu'il ne m'échappera aucun indice ! Ce n'est pas pour me flatter, mais quand il s'agit de démasquer un malfaiteur, eh ! eh ! je suis de première force, eh ! eh ! je suis un vieux roué.

—Tant mieux si c'est vrai, Monsieur Damblé, mais je ne serai tranquille que quand je verrai Beaugard, avec des menottes, entre deux gendarmes.

—Eh bien, mon gendre, cela ne tardera pas.

Bientôt, surexcité par les événements, M. le juge de paix crut devoir tâter de nouveau le terrain :

—Eh bien, voyons, dit-il, est-ce que sérieusement vous ne voulez pas vous marier avant que Jean Beaugard soit repris ?

—Non, Monsieur Damblé, je l'ai dit et je m'y tiens.

—Ce n'est pas sérieux ; car Beaugard ne peut rien vous faire, et il est peut-être un peu ridicule...

—Dame ! c'est votre affaire, cher beau-père ; si vous voulez nous marier, prenez Beaugard. Ce jour-là, on publiera les bans.

—C'est bon, murmura le juge de paix, c'est bon. Je crois que, dans quelques jours, M. le curé recevra notre visite...

M. Damblé avait donc toute espèce de raisons, judiciaires et personnelles, pour exécuter strictement les instructions de M. le procureur impérial.

A partir de ce moment, il devint comme un chat qui guette une souris, comme un fauve qui surveille sa proie.

Tout le jour il pensait à son affaire, et si la nuit il entendait du bruit, il se levait aussitôt pour aller voir si ce n'était pas Beaugard qui rentrait à Châteaubriant.

Mais ses investigations se portèrent surtout sur la famille et les amis du pauvre Jean. Le cordonnier et sa femme furent mis, par les ordres de M. Damblé, sous la surveillance diurne et nocturne du gendarme Colas et d'un de ses camarades, qui durent rôder sans cesse autour de la maison.

La poste fut également l'objet des soins de M. le juge de

paix, et il donna les ordres les plus sévères pour que toute lettre adressée à la famille Beaugard lui fût immédiatement remise.

Puis, il ordonna de fouiller les bois et les landes.

Après quoi, M. Damblé, fier de ses dispositions, rentra chez lui en se frottant les mains.

Tous les matins il allait à la gendarmerie et il s'adressait au brigadier Lutscher ou à Colas.

—Eh bien ! avez-vous trouvé notre homme ? demandait-il.

La réponse était invariable :

—Pas encore, Monsieur le juge de paix !

Les jours, les semaines se passèrent ainsi, et M. Damblé obtenait chaque matin la même réponse.

A la fin, furieux, stupéfait, il n'adressait même plus ces questions. Il se présentait seulement à la caserne, et Colas ou tout autre, car Lutscher qui ne l'aimait pas était à son bureau, lui faisait simplement signe de la tête qu'on n'avait encore rien trouvé.

Ce qui vexait le plus M. Damblé, c'est que son futur gendre ne craignait pas de se moquer de lui, et que sa fille elle-même joignait parfois ses railleries à celles de M. Tuloup.

Les habitants de Châteaubriant qui, presque tous, tenaient maintenant pour Beaugard, suivaient avec le plus vif intérêt cette lutte d'un nouveau genre.

—Vous verrez qu'ils ne l'auront pas, disaient les uns.

—Il est sans doute à l'étranger, disaient les autres.

Le père et la mère Beaugard, et Françoise Dugast vivaient pendant ce temps dans une profonde anxiété, car ils pensaient qu'avec un tel acharnement, aucun indice n'échapperait à la justice.

Au mois de septembre, poussé par une nouvelle lettre de M. le procureur impérial, M. Damblé fit faire une visite domiciliaire au logis de Beaugard.

Mais on ne trouva rien.

Le soir, il s'en alla, désolé, chez M. Tuloup, et lui conta ses mésaventures.

—Vous cherchez mal, dit celui-ci, avec un mauvais sourire. Si c'était moi...

Le juge de paix, surpris, releva la tête.

—Si c'était vous ?... Que voulez-vous dire ?

—Je veux dire que si j'étais à votre place, je chercherais ailleurs.

—Où ?

—Du côté de la Frésaisie...

A ce mot, la figure de M. le juge de paix s'altéra profondément : ses sourcils s'élevèrent, ses yeux s'agrandirent, ses narines se pincèrent, sa bouche s'ouvrit toute ronde, ses épaules et ses mains firent un mouvement subit, et sa canne lui échappa.

Mais il ne dit rien. Il ne murmura pas une parole, et tout entier à son affaire, admirant l'astuce de son gendre, et comprenant tout le parti qu'il pouvait tirer de l'observation qui lui était faite, il courut comme un trait jusqu'à la poste et enjoignit au directeur de l'avertir sitôt qu'une lettre arriverait à l'adresse des Dugast, le père, la mère ou la fille.

Puis il donna ordre de surveiller la Frésaisie, et attendit l'effet de ses instructions.

L'automne commençait à percer sous l'été. Déjà les feuilles vertes avaient leurs extrémités jaunies. La vigne vierge, qui meurt plus vite que les autres plantes, montrait déjà son feuillage empourpré.

Tous les oiseaux de passage avaient fui vers de plus chaudes contrées. Il y avait déjà longtemps que le coucou, le rossignol, le loriot étaient partis. Mais la tourterelle elle-même et la caille s'apprétaient à regagner le Midi.

Françoise Dugast, qui aimait ces beautés plus sombres de la nature, parce qu'elles répondaient mieux, sans doute, à l'état de son âme, était assise sous la charmille de la Frésaisie et écoutait le vent siffler dans les grands chênes. Sa pensée la ramenait toujours au drame du 25 mai, et elle suppliait Dieu de secourir son fiancé et de ne pas permettre que l'asile où il se cachait fût découvert.

Déjà, le soleil se couchait et les ombres du soir commençaient à se répandre, lorsque la jeune fille vit avec surprise deux hommes déboucher du chemin.

L'un d'eux était M. Damblé, juge de paix, solennellement habillé de sa redingote boutonnée et d'une cravate blanche, l'autre était le brigadier de gendarmerie, Lutscher.

Françoise se leva droite et put à peine répondre au salut des deux personnages.

M. Damblé ôta son chapeau :

—Mademoiselle, dit-il, j'ai quelque chose à vous remettre, mais seulement devant vos parents.

—Ils sont à la maison, murmura Françoise, interdite et stupéfaite.

M. Damblé, qui avait hâte d'arriver à son but, se dirigea à pas pressés vers la Frésaisie. Françoise et Lutscher le suivirent jusqu'à la salle où se trouvaient M. et Mme Dugast.

Ces derniers, très effrayés par l'arrivée soudaine du magistrat et du gendarme, et pensant bien que leur présence devait être due à l'affaire dont tout le monde parlait encore à Châteaubriant, s'inclinèrent avec timidité, et Mme Dugast chercha aussitôt des sièges.

—Ne vous dérangez pas, Madame, fit M. Damblé avec onction, ce serait inutile. Notre visite sera très courte, et restera purement judiciaire. Pensez bien que le devoir seul...

—Le devoir et la consigne, murmura le brigadier.

—Sans doute, reprit le juge de paix, troublé au milieu de la belle phrase qu'il avait préparée, le devoir et la consigne...

Le père et la mère Dugast commencèrent à trembler. Pâle et muette, Françoise s'appuya sur la cheminée et attendit.

M. Damblé reprit :

Comme magistrat instructeur, j'ai reçu ordre de faire ouvrir, devant moi, toutes les lettres qui me paraîtraient de nature à éclairer la justice sur le nommé Jean Beaugard...

En prononçant ce nom, le magistrat fit une pause et jeta les yeux à la dérobée sur la jeune fille : celle-ci ne broncha pas, mais une rougeur imperceptible vint colorer ses joues.

Le brigadier admira sa force d'âme.

—Or, continua le juge de paix, il est arrivé aujourd'hui à votre adresse, mademoiselle, une lettre qui a éveillé nos soupçons, et je vous prie de vouloir bien l'ouvrir devant moi.

En parlant ainsi, M. Damblé tira de sa poche et présenta à Françoise une enveloppe sur laquelle l'adresse de la jeune fille était écrite d'une main tremblante.

Le père Dugast poussa une exclamation d'étonnement mêlé d'irritation :

—Une lettre à ma fille ! s'écria-t-il ; qui s'est permis !...

Et il se rapprocha, avec sa femme, de M. Damblé.

Lutscher fit également un pas en avant.

Françoise sentit en un instant que tout tournait autour d'elle et se crût prête à défaillir.

D'un coup d'œil, elle avait reconnu l'écriture.

C'était celle de son fiancé.

Mais calme, héroïque, ne voulant à aucun prix trahir Jean Beaugard, elle réagit sur elle-même par un violent effort et, trouvant une sorte de sourire au milieu de son désespoir, elle dit simplement :

—Ouvrez vous-même cette lettre, monsieur le juge de paix.

—Comme vous le voudrez, mais auparavant, reconnaissez-vous cette écriture ?

Françoise ne craignit pas de mentir, pour la première fois de sa vie.

—Non, monsieur.

—Puisqu'il en est ainsi, je vais déchirer l'enveloppe.

Alors, au milieu d'un silence solennel, M. Damblé ouvrit la lettre, et il en tomba une fleur, une pauvre fleur desséchée, cueillie sur une grève.

Lutscher se baissa et la releva avec soin.

C'était, tout au moins, une pièce à conviction.

Mais le juge de paix eut beau tourner et retourner l'enveloppe, elle ne contenait rien autre chose.

—Quoi ! fit-il avec dépit, voilà qui est singulier !

Françoise triomphait. Elle croyait déjà que son fiancé était sauvé, et l'hommage si délicat qu'elle en recevait charmait son cœur.

M. Damblé releva sa tête où se lisait le plus vif désappointement.

—Qu'est-ce que cela veut dire, mademoiselle ? murmura-t-il.

—Je l'ignore, M. le juge de paix.

—C'est pourtant un envoi qui vous est fait. D'où vient-il ?

—Je ne puis pas le deviner.

Le brigadier Lutscher avait tout écouté jusque-là, sans rien dire, mais à ce moment il crut de son devoir d'intervenir pour aider le magistrat.

Prenant l'enveloppe et la tournant :

—Cette fleur vient de Noirmoutier, dit-il, voici le timbre de la poste.

La figure du juge de paix s'éclaira, tandis que celle de Françoise pâlisait affreusement.

Le brigadier le remarqua et eut pitié de la jeune fille, mais il était, comme tout autre gendarme, fidèle à son devoir.

—Vous ne connaissez personne à Noirmoutier ? demanda le juge de paix à M. et à Mme Dugast.

—Non, monsieur.

—Ni vous, mademoiselle.

Françoise eut à peine la force de tourner négativement la tête.

M. Damblé était dans le ravissement ; il prit son chapeau, remit l'immortelle dans son enveloppe, puis, saluant Françoise et ses parents :

—Croyez bien, lui dit-il, que je regrette... Mais c'est le devoir de tout magistrat... Ce jeune homme s'est trahi lui-même. J'avais bien deviné que cette lettre était importante pour la justice !

Le magistrat, suivi du brigadier, quitta en toute hâte La Frénaie et courut d'un trait à Châteaubriant, d'où il envoya au procureur impérial le télégramme suivant :

Procureur impérial. Nantes. Urgence.

« Jean Beaugard est à Noirmoutier.

« Lettre explicative suit. Serai à Nantes demain.

« DAMBLÉ. »

Puis il alla à la cuisine où il trouva sa fille.

—Je le tiens, s'écria-t-il, je le tiens, ce Jean Beaugard ! Embrasse ton père, ma chère enfant : Eloges, avancement, mariage, tout nous vient à la fois.

Marguerite haussa les épaules.

—Vous ne l'avez pas encore, murmura-t-elle.

Sans écouter sa fille, M. Damblé se précipita chez son futur gendre :

—Victoire, dit-il, victoire ! Je sais enfin où est Jean Beaugard, et dans vingt-quatre ou quarante-huit heures il sera aux mains des gendarmes ?

Pour la première fois, depuis de longs mois, le visage de M. Tuloup s'éclaira d'un vague sourire.

—Puissez-vous ne pas vous tromper ! fit-il.

Pendant ce temps, une scène lamentable se passait à la Frénaie. Françoise, ne pouvant supporter l'horrible pensée d'avoir servi elle-même à l'arrestation de son fiancé, poussait un sanglot déchirant, et, vaincue enfin par sa douleur, tombait, inanimée, entre les bras de ses parents.

IV

LA CAVERNE DU FAUX-SAULNIER.

Cependant, tout allait bien à Noirmoutier.

Les trois amis, n'étant inquiétés par personne, en relations les plus cordiales avec la gendarmerie et la police, en étroite amitié avec les principaux marins du port et avec M. Batifoulier, qui exerçait une véritable autorité dans l'île, jouissaient de la sécurité la plus complète.

Rouget et Beaugard avaient terminé leurs travaux de chargement et de déchargement ; la *Dorade* et la *Sainte-Aglacé* étaient parties pour d'autres destinations, mais d'au-

tres bateaux marchands étaient arrivés, et les deux compagnons avaient de nouveau offert leurs services, qu'on s'était empressé d'accepter sur bonne réputation.

C'est pourquoi, ils étaient maintenant occupés à charger le *Cormoran* et le *Saint-Guénolé* de sardines préparées et confites, et aussi de charbon pour la traversée.

Ils avaient fini, avec leur barbe taillée en collier et leurs petites pipes sans cesse allumées, par ressembler absolument aux marins avec lesquels ils vivaient tous les jours.

La mère Plumeau ne tarissait pas d'éloge sur leur compte auprès de toutes les commères du port :

—Je n'ai jamais eu de pareils pensionnaires, disait-elle ; il y en a bien un que je ne vois jamais que le soir, mais il est aussi tranquille que les autres, quoiqu'il soit grand chasseur

—Vous apportez-vous du gibier ?

—Cela ne vous regarde pas.

La mère Plumeau ne voulait pas trahir ses locataires, qui mangeaient de temps à autre des lapins pris ou tués par le Potard.

M. Batifoulier aimait aussi à attirer Rouget et Beaugard au *Jeune Marsouin*. De temps en temps même, il les envoyait chercher et leur offrait « la goutte. » Mais Louis et Jean n'acceptaient jamais les cadeaux du père Batifoulier et payaient toujours soigneusement leur écot.

Aussi, l'aubetgiste était-il ravi d'un tel voisinage, et il aimait à rappeler aux trois compagnons comment il les avait reçus un jour et leur avait procuré du travail.

Mais parfois ses questions embarrassaient le Potard :

—D'où diable êtes-vous donc venus, disait le bonhomme en agitant ses petits yeux.

—Tiens, répondait le Potard avec un gros rire, la belle question ! Nous venions d'à-côté ?

—Sans doute, sans doute, mais où est-ce donc, à côté ?

—C'est par là !

—Je vois bien derrière l'église. Mais comment étiez-vous arrivés dans l'île ?

—En bateau, père Batifoulier, en bateau !

—Parbleu, je le pense bien, mais il n'était point venu de bateaux la veille ni l'avant-veille.

Alors le Potard riait plus fort.

—Nous sommes peut-être venus en ballon ?

—Farceur, murmurait Batifoulier, en roulant son gros ventre vers la cuisine.

Le Potard n'était pas tranquille.

—Ce bonhomme-là m'ennuie, avec ses questions, disait-il.

Eugène Carrou était redevenu braconnier, comme autrefois avec Rouget dans les forêts du Maine et de l'Anjou.

Il avait rompu son marché avec M. Luro, mais il connaissait admirablement les bois, les marais, les anciennes salines et les falaises du nord de Noirmoutier.

Il passait parfois des nuits entières hors du logis de la mère Plumeau, occupé à tendre ses collets ou à surveiller les agissements des lapins.

D'autres fois, le Potard arrivait par une nuit sombre, ayant son fusil sur l'épaule, et chargé non seulement de lapins, mais encore d'oiseaux de mer qu'il choisissait parmi ceux qui étaient bons à manger.

La mère Plumeau souriait en le voyant venir avec tout ce gibier, mais elle n'avait garde de le trahir, car tout était profit pour elle, puisque Eugène alimentait la cuisine, qu'elle faisait toujours payer aussi cher, sans parler des peaux et des plumes qu'elle vendait à son profit.

Cette vie si tranquille et matériellement si douce fut cependant agitée un jour, par une singulière proposition.

L'un des maîtres au cabotage qui avait le plus d'influence sur le port était l'Islandais.

Nul ne savait son vrai nom, mais chacun l'estimait ; il était même un peu redouté, car il se montrait sévère pour le travail. Sa particularité était un mutisme obstiné. Il ne parlait que pour donner des ordres.

Autant l'île-à-voile était bavard, autant l'Islandais était taciturne.

Pourtant, il avait une bien bonne figure, ce vieux pêcheur des côtes bretonnes, avec ses longs cheveux grisonnants, sa barbe ou broussailles et ses grands yeux blou de mer.

En le voyant, on devinait l'honnête marin, dans toute la force du terme.

Or, l'Islandais n'était à Noirmoutier qu'en passant, pour des intérêts secondaires.

Sa grande affaire était la pêche à la morue, sur les côtes d'Islande.

Il devait partir au printemps suivant et revenir à l'automne.

Bien souvent, il avait fixé ses regards sur Rouget et sur Beaugard avec une expression de vive satisfaction, mais il ne leur avait jamais parlé, si ce n'est par monosyllabes.

Cependant, une dizaine de jours après que Jean eut envoyé une immortelle à sa fiancée, il aborda à midi les deux compagnons, sur le quai, devant le *Cormoran* et le *Saint-Guénolé*.

— On voudrait bien vous dire deux mots, fit-il.

— Volontiers, répondit Jean.

— Venez au logis, dit Rouget.

— Oui.

Quand les trois hommes furent enfermés dans la salle qui servait de cuisine, et assis sur leurs chaises de bois, l'Islandais ôta sa pipe, la secoua sur ses gros souliers, et, brusquement, négligeant tout préambule :

— Voudriez-vous venir avec moi en Islande ? demanda-t-il.

Les deux amis, extrêmement surpris, sautèrent sur leurs sièges.

— En Islande, s'écria Beaugard.

— Qu'est-ce que c'est que cela ! dit Rouget.

— Si vous voulez venir avec moi, je vous embaucherai pour le printemps.

Louis et Jean se regardèrent stupéfaits.

— Est-ce que vous parlez sérieusement, l'Islandais ?

— Très sérieusement ; vous êtes de bons travailleurs.

— Nous ne sommes pas des marins.

— Mais si, vous connaissez très bien les manœuvres. D'autres vous aideront ; et puis, je serai là.

— Est-on bien payé ? demanda Rouget.

— Oui, et on a une part dans la pêche... acceptez-vous ?

— Oh ! il faut réfléchir, nous en parlerons au Potard.

L'Islandais, étonné, leva la tête.

— Le Potard ? qu'est-ce donc ?

— Un de nos amis.

Le vieux marin se tint pour satisfait et se leva pour partir :

— Eh bien, dit-il en sortant, quand me donnerez-vous une réponse ?

— Dans un mois, il faut bien un mois pour prendre une telle décision.

Un mois, hélas ! Il faudra moins d'un mois à la Providence pour arrêter tous ces projets.

Le soir, Louis Rouget et Jean Beaugard, très animés par la conversation qu'ils avaient eue avec l'Islandais, et par l'étrange proposition que celui-ci leur avait faite, rentrèrent promptement dans leur logement et attendirent avec impatience l'arrivée du Potard.

Justement, celui-ci se fit attendre.

Il était près de dix heures lorsqu'il rentra, dans le plus singulier accoutrement qu'on pût voir.

Il portait en sautoir autour du dos et des épaules tout un cordon de bécassines ; autour du corps, il avait une ceinture de lapins attachés à une corde par une patte de derrière, et dans une sorte de carnassière qu'il s'était fabriquée lui-même, il y avait plusieurs espèces de canards sauvages dont la masse faisait un gros renflement surmonté de sept ou huit longs becs qui pendaient agités par la marche du chasseur.

Eugène ouvrit la porte avec fracas :

— Ouf ! dit-il.

Ses deux amis poussèrent un cri :

— Quelle belle chasse ! dirent-ils.

— J'en ai assez. Vous allez voir cela !

En prononçant ces derniers mots, le Potard attacha brus-

quement son fusil à la cheminée, défit sa ceinture de lapins, jeta sa carnassière sur les genoux de Jean et couronna Louis de ses bécassines.

Le brave garçon poussait de grands éclats de rire.

— Tenez, disait-il, en voilà, en voilà encore ! Sans compter deux ou trois autres que j'ai fourrés dans mes poches !... Ah ! Ah ! Ah !... la mère Plumeau va plumer demain, et nous aurons de bons rôtis, j'espère !

Rouget et Beaugard le regardèrent stupéfaits.

Cet homme était étonnant de bonne nature et d'entrain.

Une demi-heure après, le gibier étant compté et rangé dans les placards, et le Potard ayant mangé copieusement en racontant sa fructueuse journée, les trois compagnons s'assirent autour du foyer et commencèrent à deviser sérieusement.

Le Potard devint aussi grave qu'il était gai auparavant.

Rouget et Beaugard lui exposèrent d'abord la proposition de l'Islandais. Il écouta sans donner le moindre signe d'approbation ou d'improbation.

Quand ils eurent fini, Eugène, reprenant les traditions des braconniers du Maine, dit aussitôt :

— Il faut tenir conseil.

— Oui.

— Bourrons nos pipes et fumons tranquillement.

Les trois amis se rapprochèrent, et le Potard, s'adressant à ses deux compagnons :

— Quel avantage, leur demanda-t-il, trouveriez-vous à partir pour l'Islande ?

— Nous serions sûrs de ne pas être repris, répondit Rouget.

— C'est vrai, mais moi ?

— Oh ! toi, on ne te poursuivra pas, et puis, tu pourrais venir avec nous.

— Jamais de la vie ! Je n'aime pas la mer, il me faut les bois et les lapins. Y en a-t-il dans votre Islande ?

— Ma foi, je n'en sais rien.

— N'en parlons donc plus. Vous irez en Islande, si vous voulez, mais moi, j'ai une autre idée à laquelle je pense depuis quelques jours...

— Laquelle ?

— Je vais vous le dire.

Rouget et Beaugard demeurèrent attentifs, car ils avaient grande confiance dans leur ami.

Le Potard prit la parole :

— Je crois qu'avant de rien décider, avant de savoir si nous devons rester à Noirmoutier, où nous sommes si bien, ou si nous devons partir pour des pays inconnus, il faut savoir ce qui se passe au pays.

— C'est aussi mon avis, murmura Beaugard.

— Oui, reprit Eugène, je dis qu'il faut connaître ce qui est arrivé à Durtal et à Châteaubriant depuis que nous sommes partis de Rochefort ; savoir si on nous poursuit et si on nous recherche, ou si on ne pense plus à nous...

— Il faudrait, en effet, savoir tout cela.

La voix du Potard s'éleva plus forte.

— Sans doute ! s'écria-t-il, car qui sait ? Si on ne pense plus à nous, pourquoi ne retournerions-nous pas au pays ?

— Revoir ceux qu'on aime, dit Rouget.

— Les parents... les amis, reprit Beaugard.

— Vous êtes tous deux de mon avis ?

— Oui.

— Eh bien ! j'ai réfléchi à cela. Vous ne pouvez pas aller vous-mêmes chez vous. Vous seriez arrêtés, mais moi, je puis y aller sans grand danger.

— Ce n'est pas bien sûr. On doit bien savoir que tu as aidé notre évasion.

— Sans doute, mais on ne me connaît pas comme vous.

— Si tu rencontres le vieux Michel, il t'arrêtera.

— Oh ! le vieux Michel, Moreau, Jaberg, et tous les autres, je ne les redoute guère, ils ne me prendront pas.

— Prends garde !

— Ne m'as-tu pas appris, Rouget, comment on doit faire pour leur échapper ? J'ai retenu tes leçons.

—Mais nous ?

—Vous ? vous resterez ici pendant ce temps-là. Nous allons réunir nos petites épargnes, j'irai d'abord à Nantes, puis à Châteaubriant, là je verrai le père et la mère de Beauregard, puis j'irai, si je puis, ajouta le Potard en souriant, jusqu'à certaine ferme de notre connaissance...

—La Frésaie, murmura Beauregard, déjà ravi.

—Justement, mon brave, et je tâcherai d'y voir certaine jeune personne à laquelle je donnerai de vos nouvelles...

—Elle en a déjà, dit Beauregard, étourdiement.

Jean n'avait pas achevé ces paroles que ses deux compagnons se levaient effrayés. Le Potard, surtout, ouvrait des yeux extrêmement inquiets.

—Comment, s'écria-t-il, comment Françoise Dugast a-t-elle pu savoir de vos nouvelles ?

Beauregard pâlit.

—Parce que j'ai écrit, murmura-t-il.

Le Potard et Rouget poussèrent à la fois un cri de frayeur.

—Comment, dirent-ils, vous avez écrit à la Frésaie ?

—Oh, dit Jean, je n'ai envoyé qu'une fleur, et je n'ai rien ajouté, pas une ligne, pas un mot.

—C'est égal, dit le Potard avec accablement, nous sommes perdus !

—Pourquoi ?

—Qui nous assure que les parents de Françoise garderont le secret. La lettre ne sera-t-elle pas vue ?

—Mais puisqu'il n'y a rien ?

—Le timbre seul de la poste ne suffit-il pas à montrer où nous sommes ?

Cette simple réflexion bouleversa Beauregard, qui comprit alors toute l'étendue de sa faute.

—Mes chers amis, s'écria-t-il, excusez-moi ; je ne croyais pas si mal faire, et je souffrais trop.

Il y eut un moment de silence penible. Puis, Rouget et le Potard reprirent leurs places auprès de leur ami, et Eugène dit avec résolution :

—Nous vous excusons, mon pauvre ami, à cause de votre amour pour cette jeune fille, mais il faut agir vite... Quand avez-vous écrit ?

—Il y a huit ou dix jours.

—Nous n'avons pas de temps à perdre pour nous sauver.

—Mais que faire ?

Il y eut un nouveau silence, puis Rouget reprit la parole :

—Il faut avant tout, dit-il, chercher une cachette.

—Comme tu faisais autrefois ?

—Oui, c'est mon avis.

—C'est aussi le mien.

Beauregard n'osait plus donner son opinion ; il craignait d'avoir, pas son imprudence, livré ses amis, et il demeura silencieux et accablé.

Mais le Potard tenait à sa première idée, autant pour faire plaisir à Beauregard dont il connaissait les secrets sentiments depuis leur conversation sur la colline, que pour satisfaire son propre désir.

—Il faut aussi que j'aille au pays, dit-il, voir si la lettre de Jean est arrivée ou si on l'a saisie, et s'il y a moyen de revenir chez nous.

—Tu as raison. Il faut que tu partes au plus vite.

—Dès demain, si vous voulez.

—Il faut d'abord trouver la cachette à nous trois.

—Tu connais mieux le pays que nous.

—C'est vrai. Nous irons demain en campagne et, après-demain, je partirai.

Ici, Beauregard crut devoir intervenir.

—Comment nous préviendrez-vous si tout va bien et si nous pouvons retourner au pays ?

—Je vous écrirai, répondit le Potard.

—Ce sera peut-être dangereux encore.

—Eh bien ! je ferai comme vous, Beauregard ; je vous enverrai une fleur.

Rouget se prit à rire :

—Une fleur ! dit-il, il n'y en a plus au pays d'Anjou.

—Eh bien ! je vous enverrai une feuille.

—C'est cela ; une feuille de chêne ; ce sera le signe du départ.

Et ces hommes simples, primitifs, n'ayant aucune idée des obstacles qu'ils devaient rencontrer, se félicitèrent, se serrèrent les mains et se réjouirent comme si déjà leur retour était assuré.

De la lettre de Jean Beauregard et de la faute qu'il avait commise, il ne fut plus question et l'on acheva la soirée en avançant le travail de la cuisinière, en plumant toutes les bécassines du Potard.

Le lendemain, dès l'aube naissante, Rouget et Beauregard allèrent prévenir leurs amis du *Cormoran* et de *Saint-Guenolé* qu'ils n'iraient pas au chantier ce jour-là ni le jour suivant.

Grand fut l'étonnement des matelots qui n'avaient encore jamais vu les deux compagnons se déranger une heure.

—Vous êtes donc malades ? demandèrent-ils.

—Non.

—Alors vous avez quelque grave affaire ?

—Peut-être. En tout cas nous ne pouvons venir, et vous nous excuserez bien pour vingt-quatre ou quarante-huit heures.

—Vous avez tant travaillé cet été que vous avez bien le droit de vous reposer aujourd'hui.

Vers cinq heures du matin les deux amis rejoignaient le Potard, mangeaient leur soupe et ils partaient ensuite tous les trois à la recherche de ce que Rouget appelait une "bonne cache."

Le Potard était plein de confiance.

—Nous allons trouver cela, disait-il gaiement, dans la partie de l'île que je connais, et je jure bien que ni le vieux Michel, ni Jaberg, ni Moreau, ni personne, ne pourra nous trouver là.

En sortant de la ville, les trois compagnons se dirigèrent vers le Nord-Ouest, traversèrent d'abord quelques bois et entrèrent ensuite dans une région plate, aride et désolée.

Bientôt un chaud soleil d'automne vint faire miroiter les vieilles salines et étinceler le sable des dunes. Ce n'étaient partout, à perte de vue, que petits ajoncs serrés, et courtes broussailles, d'où s'échappaient des lapins.

De temps à autre, les trois compagnons étaient obligés de tourner un marais salant, abandonné depuis longtemps, mais qui gardait encore son rectangle régulier, avec ses petites levées d'argile d'où s'enfuyaient, avec de grands cris, des nuées de bécassines et de mouettes aux ailes blanches.

Il n'y avait nulle trace d'habitation.

De ces contrées rendues infertiles par un ras de marée l'homme avait fui.

C'est à peine si de temps à autre, sous quelque fougère ou quelque genêt, le pied rencontrait une brique effritée ou heurtait un vieux pan de mur caché sous un lierre à demi-desséché.

Vers dix ou onze heures, la chaleur devint insupportable.

De tous côtés, les trois voyageurs voyaient fuir des couleuvres aux anneaux étincelants ou de magnifiques lézards verts qui laissaient leurs traces sur la boue grise des salines.

Devant eux s'élevaient comme de petites montagnes dont ils se croyaient tout proches, bien qu'ils en fussent encore assez éloignés. Au-dessus de ces collines, on voyait briller au soleil les plumes argentées des goélands.

Le Potard désignait ce point comme le but de l'excursion.

—Là est la mer ! disait-il.

Rouget se frayait facilement un chemin, habitué qu'il était depuis de longues années à traverser les broussailles et les marnières.

Le Potard, qui connaissait le terrain, marchait aussi très vite.

Mais Beauregard avait peine à suivre ses amis. Ce grand garçon, si fort, si bien découplé, n'était pas rompu aux exercices violents, et de temps en temps, à la grande joie du Potard et de Rouget, il glissait sur l'herbe courte et luisante et s'étendait tout de son long.

Chaque fois, le Potard lui adressait la même plaisanterie innocente.

—Allons bon ! disait-il, encore une lieue de faite ! C'est Beauregard qui pose les bornes !

Un peu après midi, les trois camarades commencèrent à graver ces collines qu'ils avaient vues de loin et qui n'étaient autres que des amas énormes de sable accumulé depuis des siècles.

Rouget était dans l'admiration !

Pavenus au sommet de la dune, les trois amis poussèrent des exclamations joyeuses comme cet amiral qui découvrit le Pacifique :

—La mer ! la mer ! s'écrièrent-ils.

Devant eux, en effet, s'étendait la mer, la pleine mer, avec ses lointains sans limites perceptibles.

Habités qu'ils étaient à n'apercevoir que le port de Noirmoutier et le golfe borné par les côtes de France, Louis et Jean restèrent quelques minutes plongés dans une admiration profonde.

—Dieu que c'est grand ! murmura Rouget.

—Que c'est beau ! reprenait Beauregard.

L'Océan se roulait à leurs pieds sur une vaste grève dont il déplaçait les galets avec un bruit monotone et charmant.

Le Potard fit quelques pas à travers les dunes et s'arrêta dans une grotte naturelle formée par les hautes marées.

—Ici, dit-il, il faut déjeuner.

—Oui, dit Rouget, dont l'appétit était toujours excellent. Mais nous ne trouverons jamais de cachette en cet endroit.

—Pourquoi donc ?

—Parce que la trace des pas est trop facile à découvrir et que les sables sont trop mouvants.

—Nous verrons cela tout à l'heure. En attendant, mangeons.

Les trois amis déjeunèrent copieusement, avec les provisions qu'ils avaient emportées le matin. Le Potard était d'une gaité folle :

—Ce voyage est superbe, disait-il, avec des amis comme vous, je m'engagerais bien à passer toute ma vie dans cette île.

Pendant le repas, à plusieurs reprises, il alla se poster en embuscade sur une dune un peu plus avancée que les autres et fut assez heureux pour tuer et pour rapporter à ses compagnons un corinoran et deux ou trois alouettes de mer au ravissant plumage.

Vers une heure, les trois hommes se remirent en route.

Le Potard les guida tout le long de la côte, en leur faisant voir plusieurs grottes dont il s'était servi jusque-là pour l'affût. Mais toujours Rouget écartait ces "caches" qui n'étaient pas assez sûres à son gré.

Eugène finissait par s'impatienter :

—Tu es trop difficile !

—Non, non ! Il faut une vraie cachette où les gendarmes ne puissent jamais nous trouver. et moi, si j'étais gendarme...

—Oh ! toi...

—Moi, si j'étais gendarme, j'aurais trouvé tes grottes en moins d'une heure.

—Comme tu voudras ! allons plus loin.

A force de tourner vers l'Est, les trois amis revinrent peu à peu vers la région boisée de l'île et Rouget commença à espérer d'être plus heureux de ce côté.

En même temps, les dunes de sable disparaissaient pour faire place à des rochers, à de gros buissons d'épines, à d'épais chênes verts et à de hautes falaises semblables à celle qu'ils avaient gravie en arrivant dans l'île.

—Pourquoi ne nous as-tu pas conduits tout d'abord par ici ? demanda Rouget.

—C'est qu'ici nous sommes prêts de Noirmoutier et des habitations.

Cela ne fait rien. Les meilleurs refuges sont souvent au milieu des bourgs et des villages.

—C'est vrai.

Après une heure de marche en plein bois le long de la côte,

les trois hommes aperçurent de loin, du haut d'une falaise élevée, les côtes de France qui s'estompaient dans les lueurs du couchant.

—N'allons pas plus loin, dit Rouget. C'est ici qu'il faut trouver notre affaire.

—Volontiers, reprit Beauregard. Je suis épuisé, je vais m'asseoir un instant pour me reposer.

—Non pas. Ce n'est pas l'heure de se reposer, c'est le moment de travailler, au contraire.

Les trois amis se divisèrent et commencèrent leurs recherches de divers côtés.

—Le premier qui trouvera poussera le cri, dit le Potard.

—Oui, répondit Rouget.

Jean Beauregard ne comprit pas. Il n'était pas au courant des habitudes des braconniers du Maine.

Une demi-heure s'écoula de la sorte. Pendant ce temps, le soleil baissait tout à fait et ne parut plus que comme une énorme boule enflammée et suspendue au-dessus des eaux.

Tout à coup le chant du hibou se fit entendre à deux ou trois reprises.

—Tiens se dit Jean, qui cherchait vainement un trou dans les broussailles, encore le hibou. c'est le même oiseau qui chantait la nuit de notre évasion.

Au même instant, le Potard passant en courant près de lui :

—Venez vite, dit-il. Rouget nous appelle. Il aura trouvé une cachette.

—Je n'ai rien entendu.

—Vous êtes donc sourd ?

Les deux amis coururent ensemble, dans la même direction, puis ils s'arrêtèrent.

Le hibou chanta de nouveau.

—C'est par ici, dit le Potard. Entendez-vous ?

—Je n'entends rien.

Jean suivit le Potard, qui s'élançait sur la pointe nue d'une falaise qui s'élevait à plus de cent vingt pieds au-dessus du niveau de la mer.

Parvenu à l'extrémité, le Potard s'arrêta encore et regarda attentivement autour de lui.

—Je ne vois rien, murmura-t-il. Où donc est-il ?

Eugène revint sur ses pas et fouilla tous les arbres et tous les buissons. Puis il retourna les pierres, étudia les rochers et n'aperçut aucune issue, aucune ouverture.

Il revint alors à la pointe de la falaise.

—C'est pourtant bien d'ici qu'il nous appelait !

—Je ne sais pas, puisque je n'ai rien...

Beauregard qui arrivait en parlant ainsi, s'arrêta court et faillit tomber d'étonnement.

Un hibou, un autre, sans doute, venait de chanter à quelques pas de lui.

Il tourna la tête de tous côtés.

—Où diable sont-ils donc, murmura-t-il, tous ces oiseaux de nuit ?...

Le Potard, l'entendant, partit d'un franc éclat de rire. Mais l'étonnement de Jean redoubla.

Le cri du hibou se fit entendre de nouveau, non plus à côté d'eux, mais sous leurs pieds.

Le Potard, étonné à son tour, désigna le sol du doigt.

—Il est là !

—Qui cela ? le hibou ?

—Mais non, Rouget.

—C'est donc Rouget qui ?...

—Sans doute.

Beauregard rit à son tour.

—Il fallait donc le dire. On prévient les gens.

—Cherchez-le avec moi.

Alors, pendant quelques minutes, il y eut une scène des plus comiques. les deux hommes fouillant le sol avec leurs bâtons, sur un coin de terre de quelques mètres carrés, pour découvrir le trou où se trouvait Rouget, pendant que le hibou qu'ils cherchaient chantait joyeusement sous leurs pieds.

A la fin, le Potard perdit patience.

—Nous ne le trouverons jamais, dit-il. Il faut l'appeler, car la nuit vient.

Alors il se plaça à l'extrémité de la roche qui tombait à pic et même surplombait, et lança à deux ou trois reprises le cri des braconniers.

—Nous allons bientôt le voir venir, dit-il.

Une ou deux minutes s'écoulerent.

Tout à coup Beaugard poussa une exclamation.

La tête joyeuse, épanouie de Rouget apparaissait à l'extrémité de la roche, à demi cachée par la pierre.

—Le voilà, le voilà ! s'écria Jean.

Le Potard se retourna et l'aperçut.

Le braconnier était accroché par les deux mains à une racine d'arbre vert, qui s'enfonçait dans la pierre et retournait sous la falaise.

Eugène et Jean s'élançèrent vers leur ami en poussant des cris de joie.

—Comment, dirent-ils, tu as trouvé un trou !

—Mieux que cela, répondit Louis, une caverne !

—Où est-elle ?

—Venez voir, suivez-moi !

Au même instant la tête de Rouget disparut et le cri du hibou se fit de nouveau entendre sous le rocher.

—Il est toujours étonnant, ce Rouget, murmura le Potard, il n'aura jamais son pareil. Mais c'est égal, il faut le suivre.

En parlant ainsi, Eugène Carrou se coucha par terre, saisit à pleines mains, lui aussi, la racine de chêne et, peu à peu, à reculons, se laissa glisser au dessus de l'abîme.

—Diable, disait-il, ce n'est pas chose facile ! Si la racine se brisait, ou si les mains lâchaient prise, on ferait une jolie chute et l'on pourrait bien dire : Bonssoir la compagnie !

Tout en parlant ainsi, le brave garçon raidissait ses bras et se laissait glisser sur l'abîme, sans oser regarder en bas.

Déjà Beaugard, qui était resté debout, immobile sur la falaise, ne l'apercevait plus et se demandait avec effroi s'il devait prendre le même chemin.

Tout à coup, le Potard sentit ses deux jambes saisies par une main ferme, et la voix de Rouget qui criait pres de lui :

—Tiens bon ; il n'y a pas de danger !

Une seconde après, le Potard était avec son ami, dans la grotte, où la racine s'enfonçait et se perdait en décrivant une courbe.

Rouget se pencha au dehors :

—A vous, Beaugard, cria-t-il.

Jean, croyant sa dernière heure arrivée, fit le signe de la croix, pensa à ses parents et à Françoise, mais résolu à mourir plutôt qu'à paraître lâche, se prépara à suivre le chemin des braconniers.

Il se coucha à son tour, saisit la racine et glissa la jambes le long de la falaise. Deux minutes après, son corps tout entier, retenu seulement par ses mains, quittait la roche.

Le jeune homme eut l'imprudence de regarder au-dessous de lui, pour mesurer le péril. Il aperçut la mer, qui, en bas, déferlait sur les roches.

Aussitôt il fut pris d'un tremblement nerveux et involontaire, ses bras s'agitèrent convulsivement et il sentit qu'il allait lâcher prise.

Rouget, qui l'observait, s'aperçut de la frayeur de son compagnon et s'empressa de le rassurer :

—Tenez bon, lui cria-t-il en riant, tenez bon, il n'y a aucun danger.

Beaugard entendit cette voix, fit un effort suprême pour se retenir, et se mains moites glissèrent sur la racine, en amenant ses jambes jusqu'à l'orifice de la grotte.

Mais, à ce moment, ses forces le trahirent, il perdit connaissance et lâcha prise en fermant les yeux et en poussant un grand cri...

Quand il reprit connaissance, un quart d'heure après, Jean eut peine à comprendre ce qui s'était passé.

Il était dans une grotte, couché sur la mousse et entouré de

ses deux amis, qui, à genoux, près de lui, attendaient patiemment son retour à la vie.

—Où suis-je, murmura-t-il ?

—Ah ! s'écria le Potard, vous voilà enfin réveillé !

—Vous êtes avec nous dans la grotte, dit Rouget.

—Dans quelle grotte ?

—Dans la caverne que j'ai trouvée. Les gendarmes ne nous prendront jamais ici, j'en réponds.

Beaugard rappela ses souvenirs et se redressa :

—Je croyais être tombé, dit-il en souriant.

—Certainement, dit le Potard, vous avez lâché la racine...

Sans Rouget vous seriez mort à l'heure qu'il est.

—Comment cela ?

—Certainement, Rouget vous a lâché par les jambes au moment où vous lâchiez prise.

—Alors, c'est encore lui qui m'a sauvé ?

—Oui.

—C'est la seconde fois, Rouget.

—Ne pensez pas à cela, murmura le braconnier, venez plutôt avec nous examiner la grotte.

Cinq minutes après, Jean Beaugard ayant recouvert toutes ses forces, les trois compagnons pénétrèrent, aux dernières lueurs du crépuscule, dans une cavité qui s'enfonçait vers la mer, mais qui avait dû être disposée pour certains usages, par la main des hommes, car il y avait partout, à droite et à gauche, de petites cavités taillées dans la roche.

Malheureusement, ils ne purent faire plus d'une vingtaine de pas, tant l'obscurité était profonde.

—Il faut remonter, dit Rouget, on ne voit plus rien, nous reviendrons ici demain matin.

—C'est cela, dit le Potard.

—Il faudra apporter des provisions.

—Et un fusil.

—Pourquoi faire ?

—Pour chasser ou pour nous défendre.

Revenus à l'orifice, les trois amis considérèrent le spectacle qu'ils avaient devant eux.

Ce spectacle était magnifique.

La mer s'étendait à perte de vue, et sur la droite courait du sud au nord la ligne des frontières de France, jusqu'au delà de Saint-Nazaire et du Pouliguen, vaguement dessinées par les rayons de la lune.

À gauche, la grande mer, l'Océan sans limites.

À leurs pieds, ou plutôt sous leurs pieds, d'énormes vagues qui venaient se briser avec fracas au bas de la falaise.

À quelque distance, un phare à feu tournant venait de s'allumer, et à l'est, du côté de Pornic, de Préfaïlles et à l'embouchure de la Loire, d'autres feux, semblables à des étoiles, commençaient à briller.

Les trois compagnons restèrent quelque temps dans la contemplation de ce tableau enchanteur. Mais Rouget les arracha à leur rêverie.

—Vite, dit-il, il faut remonter sur la falaise et regagner Noirmoutier.

—Eu effet, répondit le Potard, que dirait la mère Plumeau, si elle ne nous voyait pas rentrer ?

—Monte le premier.

—Mais Beaugard ?...

—Oh ! moi, dit celui-ci qui avait retrouvé toute sa vaillance, je monterai bien comme vous ; j'étais effrayé tout à l'heure, mais à présent, je suis rassuré.

—En avant donc ! s'écria Rouget, quand je serai sur la falaise, je vous appellerai pour que nous ne soyons pas deux à la fois à tirer sur la racine...

Une minute après, Rouget était sur la roche.

Aussitôt, le cri du hibou retentit.

—A moi, dit Beaugard !

—C'est cela, répondit le Potard, si vous tombez encore, je vous rattraperai.

De son côté, le braconnier s'était couché sur la falaise et allongea le bras pour être prêt à saisir et soutenir son compagnon.

Mais Jean se piqua d'honneur, et, cette fois, n'ayant plus aucune crainte, il parvint presque aussi rapidement que Rouget à la plate forme.

Quant au Potard, il se leva avec sa légèreté habituelle et vint se joindre en riant à ses deux amis.

Par ma foi, s'écria-t-il, je donnerais bien de l'argent pour voir le vieux Michel nous poursuivre de ce côté, et faire avec nous cette ascension.

— Cela viendra peut-être !

— Espérons que non.

Tout en parlant ainsi, les trois amis se dirigèrent à marche forcée vers la ville de Noirmoutier, qu'ils atteignirent au bout d'une heure environ. Ils trouvèrent quelques matelots attendus dans les rues ; la mère Plumeau elle-même n'était pas encore couchée quand ils rentrèrent dans leur logement.

— Mon Dieu ! mon Dieu, dit la bonne femme en leur ouvrant la porte, comme vous avez été longtemps absents ! Vous trouverez votre soupe sur la braise ainsi que votre fri-ture. Mais tout cela ne sera plus guère bon.

— Tant pis, répondit gaiement Eugène, mais allez vous coucher, mère Plumeau, demain matin, nous partirons avant que vous ne soyez levée.

— Encore ?

— Oui, mais ce sera fini, et après, nous redeviendrons sages.

— A la bonne heure ! Bonsoir Messieurs !

— Bonsoir, Madame Plumeau !

Un quart d'heure après, les trois amis, épuisés par les fatigues et les émotions de la journée, dormaient à poings fermés.

Le lendemain, dès quatre heures du matin, bien qu'il ne fit pas encore jour, Rouget, toujours alerte, éveillait ses compagnons :

— Allons, s'écriait-il, vite à l'ouvrage, nous n'avons pas de temps à perdre, si nous voulons emporter nos provisions à la caverne, et quitter la ville sans qu'on nous voie.

Aussitôt les trois amis firent une ample provision de biscuits et de viandes salées ou fumées qu'ils tenaient en réserve et les cachèrent dans des sacs qu'ils mirent ensuite sur leur dos.

Le Potard prit son fusil et des munitions pour plusieurs jours, plomb, balles, poudre et capsules.

Quant à Beauregard, il se chargea d'un pic, de trois pioches et d'une quantité considérable de petites bougies, vulgairement appelées des queues de rats.

Rouget se promit de revenir encore prendre plusieurs objets dans la journée.

— A la fin, tu emporteras ton lit, dit en riant le Potard.

— Ma foi, cela pourrait bien venir. Au moins, là-bas, je dormirais tranquille.

— N'es-tu pas tranquille ici ?

— Pas tout à fait.

Vers cinq heures et demie le Potard, Rouget et Beauregard quittaient de nouveau la ville, chargés comme des baudets.

Ils ne rencontrèrent que File-à-Voile et l'Islandais qui déjà se rendaient au port et qui les regardèrent avec étonnement.

— Vous déménagez donc ? leur dit File-à-Voile en riant.

— Non, répondit Rouget, qui pliait sous son fardeau. Nous allons nous promener.

— En voilà une promenade ! On dirait que vous allez charger un navire.

— C'est pour avoir plus chaud, reprit le Potard, qui passa outre.

Les trois compagnons s'éloignèrent.

— Quels hommes singuliers ! murmura File-à-Voile.

— Oui, reprit l'Islandais, ils ne font rien comme les autres !

Une heure ou une heure et demie après, Rouget et ses amis, ayant traversé les bois, arrivaient à la falaise où ils déchargèrent leurs sacs et leurs paquets sur le sol.

Ils étaient épuisés de fatigue et ils passèrent une demi-heure à se reposer et à déjeuner, en attendant que le jour vint tout à fait.

Ils étaient dans une solitude complète.

Les baigneurs et les baigneuses étaient partis depuis longtemps et nul n'égaraient ses pas sur ces rivages inhospitaliers.

Les oiseaux mêmes se taisaient dans les bois, et l'on n'entendait que la mer qui frémissait et mugissait sourdement.

Vers sept heures, le soleil commença à s'élever au-dessus de l'horizon et à éclairer les bois et les rochers. Alors nos trois compagnons, bien reposés, se levèrent et l'opération commença. Elle s'accomplit rapidement, grâce à un stratagème et à un tour de force nouveau du braconnier.

Le Potard descendit dans la caverne et se plaça à l'entrée ; Jean resta sur la plate-forme et défit les ballots qu'il rangea devant lui par petits paquets, quant à Rouget, il se tint entre les deux hommes, s'accrochant d'une main à la racine et de l'autre prenant les objets que lui donnait Beauregard et les passant à Eugène.

Il avait été expressément convenu entre les trois amis qu'on n'emploierait aucune corde pour l'attacher à la racine et aider à la descente, de peur qu'elle ne laissât par le frottement quelque trace ou quelque indice révélateur.

Les trois amis, ainsi disposés, formaient comme une de ces échelles humaines dont les maçons ont coutume de se servir pour élever leurs pierres sur les échafaudages.

En moins d'une heure, tous les objets qu'ils avaient apportés furent soigneusement déposés dans la grotte, sur ces cavités qu'ils avaient remarqués la veille.

Puis, Rouget et Beauregard rejoignirent leur ami et on recommença l'exploration de la caverne. A cet effet, Beauregard alluma les bougies qu'il avait apportées avec lui. Chacun s'arma d'une pioche ou du pic et la descente commença.

La grotte était très étroite, mais très sèche et très longue, comme un boyau creusé dans une ardoisière.

Beauregard allait en tête, éclairant la marche et se soutenant de la main droite à la paroi pour ne pas tomber.

Rouget et le Potard le suivaient.

Quelquefois, la petite troupe était obligée de s'arrêter pour enlever quelques pierres qui s'étaient détachées de la voûte et obstruaient le passage.

Le souterrain s'inclinait avec une pente sensible vers le niveau de la mer, mais dans une direction que les trois compagnons ignoraient encore.

C'était une retraite autrefois choisie, creusée et disposée par les faux saulniers, qui y cachaient leurs marchandises, et qui avait servi plus tard, pendant les guerres de religion, à quelques bandits.

— C'est peut-être ici, murmurait Beauregard, que mon aïeul s'est sauvé après la mort de M. d'Elbée.

— Peut-être, mais en tous cas, on peut être sûr qu'il n'y est pas entré par en haut.

— Il y a sans doute une autre ouverture en bas.

Beauregard ne se trompait pas. Il fut obligé tout à coup de s'arrêter. Le souterrain était fermé par une muraille de terre, mêlée de cailloux et de racines.

— Ou ne peut aller plus loin, dit-il, il faut remonter.

— Non pas, reprit le Potard, il faut piocher et faire un trou, si c'est possible, pour savoir où nous sommes arrivés.

On se mit aussitôt au travail. A cet endroit, la caverne, étant plus large, permettait aux trois hommes de piocher à la fois.

La terre, extrêmement sèche et friable, se défit rapidement ; les cailloux roulèrent à droite et à gauche ; on écarta ou on coupa quelques racines et enfin, après une heure d'attente, le pic de Beauregard s'enfonça dans le vide :

— Voici le jour ! s'écria Jean.

— Prenez garde, lui dit Rouget ; n'ouvrez pas la grotte, voyons seulement où elle débouche.

Quelques coups de pioche et de pic furent adroitement donnés par le braconnier, et bientôt l'ouverture pratiquée entre deux grosses pierres permit à la petite troupe de constater que la caverne s'ouvrait près d'une grande plage, à la pointe ouest de l'île, en face de hauts rochers et à peu de distance du port.

On voyait distinctement les côtes de France et le phare de Pornic dans le lointain, et, sur la droite, l'extrémité de la petite ville et de la jetée, au niveau de laquelle s'ouvrait la grotte.

—Voilà un excellent observatoire, murmura le Potard, nul ne peut venir à Noirmoutier sans que nous ne le voyions.

—Si nous voulons par ici revenir chez nous, reprit Beuregard, nous serions plus vite rendus.

—Gardons-nous-en bien, s'écria Rouget, il faut conserver le secret de notre cachette et retourner à la maison par où nous sommes venus.

Les trois camarades reprirent alors le chemin montant de la falaise, après avoir, au préalable, refermé leur grotte de manière que personne ne pût se douter de son existence, puis ils gravirent de nouveau la plate-forme et, pénétrant dans les bois, revinrent tranquillement chez eux, où la mère Plumieu les attendait pour déjeuner.

Plusieurs fois, pendant la journée, le Potard et Rouget retournèrent à la grotte pour y porter divers objets qui leur paraissaient utiles.

Le lendemain matin, Rouget et Beuregard se leverent de bonne heure pour retourner au travail sur le *Cormoran*.

Mais quelle ne fut pas leur surprise !

Une barque qui venait de Pornic, portée par un bon vent d'Est, amenait six gendarmes qui furent reçus sur la jetée par le brigadier de Noirmoutier, nommé Vivien.

Vaguement inquiets, les deux amis se regardèrent d'abord, puis allèrent trouver le Potard.

Eugène fut surpris comme eux, et sortant aussitôt dans les rues, il ne tarda pas à s'assurer que toute la gendarmerie de l'île, accrue du renfort qui venait de lui arriver du continent, était sur pied et commença d'actives recherches.

On ne pouvait pas savoir encore dans quel but les gendarmes s'agitaient ainsi et Rouget n'était pas éloigné de croire qu'il ne s'agissait de d'une revue. Néanmoins, les trois compagnons tinrent rapidement conseil, et il fut résolu que le jour même le Potard partirait pour Nantes sur un bateau à vapeur qui devait quitter l'île à dix heures du matin.

Quant à Rouget et à Beuregard, ils reprirent leur travail sur le *Cormoran* à la grande joie des matelots, mais déjà leur confiance avait disparu et leur tranquillité d'âme avait fait place à la terreur.

V

REMORDS ET AVEUX

Par un beau dimanche d'automne, vers midi, François Dugast revenait de la messe qu'elle avait entendue à Châteaubriant.

La jeune fille allait seule d'un pas lesté et relevé, par le chemin qui conduit de la ville à la ferme de la Frésaie.

Le soleil étincelait dans un ciel sans nuages et échauffait la terre de ses doux rayons.

Un silence solennel régnait sur toute la campagne et l'on n'entendait que le chant joyeux des alouettes qui planaient au-dessus des guérets.

Déjà la nature se dépouillait de ses beaux vêtements d'été ; les feuilles des peupliers et des saules étaient tombées, et les marronniers étaient partagés en branches encore vertes et en branches jaunies.

Bientôt la jeune fille quitta la grande route et entra dans un chemin moins large qui la rapprochait de sa demeure.

A ce moment, un bruit de pas lui fit détourner la tête et elle remarqua derrière elle un homme qui avait d'ailleurs très bon air et qui avait pris le même chemin qu'elle.

D'un seul coup d'œil, Françoise reconnut que cet homme était étranger au pays. Elle ne l'avait jamais vu.

Elle continua sa route, sans attacher la moindre importance à cet incident. Mais, au bout de quelques minutes, l'inconnu, qui marchait à grands pas, la rejoignit et la salua respectueusement :

—Vous allez à la Frésaie sans doute, Mademoiselle ?

—Oui, Monsieur.

—Moi aussi.

—Vous voulez parler à mes parents ?

L'étranger eut un mouvement douteux.

—Peut-être bien... Nous ferons route ensemble, si vous le permettez.

—Volontiers.

La conversation commença aussitôt entre l'inconnu et la jeune fille, une de ces conversations banales, comme on en tient tant à la campagne, sur le temps, sur les récoltes, sur le prix des grains et des bestiaux.

Françoise examinait curieusement son compagnon de route. Il était grand, vigoureux ; ses allures étaient souples, ses cheveux coupés courts et sa barbe était soigneusement taillée à l'impériale.

—C'est quelque riche marchand de grains, pensa-t-elle.

Après une demi-heure de marche environ, ils entrèrent l'un et l'autre dans le chemin creux que nos lecteurs connaissent déjà pour avoir été le théâtre du drame et qui conduisait à la Frésaie.

Françoise montra de loin l'habitation.

—C'est là que nous demeurons, fit-elle.

L'étranger montra un vif intérêt :

—Ah ! murmura-t-il d'un ton pénétré, c'est ici cette Frésaie dont j'ai tant entendu parler !

La jeune fille s'étonna.

—Vous la connaissez donc, monsieur ?

—Non. C'est la première fois que je viens ici. Mais il me semble que je reconnais tous les lieux.

Les deux personnages firent encore une centaine de mètres.

La solitude régnait tout autour d'eux et le silence était plus solennel que jamais.

L'étranger ne parlait plus, il semblait absorbé par ses pensées et examinait attentivement le chemin et les champs voisins.

Tout à coup, parvenu au fameux buisson d'épines qui formait encore une masse sombre sur le sentier, l'inconnu s'arrêta.

Il fit un geste singulier :

—Ça doit être là, dit-il sourdement... je suis sûr que ça doit être là !

La jeune fille resta interdite :

—Que dites-vous ? balbutia-t-elle.

Le Potard reprit avec force :

—Je devine que c'est ce buisson dans lequel était caché M. Tuloup quand il s'est jeté sur mon ami Jean Beuregard pour le tuer.

La jeune fille, stupéfaite, fit un pas en avant et joignit les mains :

—Oh ! Monsieur, dit-elle, vous savez donc ?... vous connaissez donc ?

—Oui, je sais qu'ici un jeune homme passait un jour radieux, la joie dans le cœur, le baiser de sa fiancée au front, quand un mirérable s'est élancé sur lui... et pourtant ce misérable est libre et c'est mon ami qui est condamné.

Françoise regarda l'étranger avec des yeux où se lisait la plus vive angoisse.

—Comment savez-vous, s'écria-t-elle, tous les détails de cet événement ? Qui vous a raconté ces choses ?... Qui êtes-vous ? d'où venez-vous ? Parlez, je vous en conjure !

L'inconnu sourit et, se découvrant à nouveau, comme s'il eut salué le malheur immérité :

—C'est votre fiancé lui-même, Mademoiselle, qui m'a raconté tous ces événements et qui m'a dit que je pouvais avoir confiance en vous...

—Oh oui, s'écria Françoise au comble de la joie, Dieu soit loué ! Qui que vous soyez, dites-moi tout !

—Je m'appelle Eugène Carrou. Mes amis m'ont surnommé, je ne sais pourquoi, le Fotard. Je suis allé à Rochefort, pour délivrer un de mes amis qui avait été condamné au bagne, Rouget...

—Ah ! Rouget le braconnier... Celui avec lequel il s'est évadé, d'après ce qu'ont dit les journaux.

- Oui.
- Était-il innocent, lui aussi ?
- Le Potard sourit de nouveau.
- Pas tout à fait.
- Continuez, je vous en prie, au nom du ciel !

Eugène fit alors, en termes vibrants, tout le récit de l'évasion de Rouget et de Jean Beaugard. Il n'omit aucun détail. Il parla de la lettre que François avait écrite au malheureux forçat et que le garde Voit-Goutte avait eu la générosité de lui laisser. Il décrivit l'escalade des murs, le départ avec Cartshut le marin, le garde-côte, et le débarquement à Noirmoutier. Puis il dit à la jeune fille, comment ils avaient vécu depuis lors dans l'île, lui chassant, Louis et Jean travaillant sur le port, au chargement et au déchargement des bateaux.

Françoise écoutait ces récits avec avidité, il lui semblait qu'elle vivait avec les fugitifs et qu'elle partageait toutes leurs émotions.

Quand le Potard eut fini, elle lui tendit la main d'un mouvement simple et gracieux :

—Je vous remercie, dit-elle, de tout ce que vous avez fait pour mon ami Jean Beaugard. Si vous le revoyez, vous lui direz que je lui garde fidèlement la foi que je lui ai promise... Mais pourquoi l'avez-vous quitté, pourquoi êtes-vous venu ?

Le Potard aborda alors la seconde partie de sa mission :

—Je viens ici, Mademoiselle, dit-il, pour savoir si nous pouvons maintenant revenir au pays sans qu'on nous poursuive, et si vous avez reçu certaine lettre contenant une immortelle ?

—Hélas ! s'écrie Françoise, en couvrant sa tête de ses deux mains à ce triste souvenir, oui, j'ai bien reçu cette lettre, mais elle a été ouverte en présence du brigadier de gendarmerie et du juge de paix qui paraît acharné contre nous ! Qu'ils ne reviennent pas ! on les arrêterait aussitôt. Qu'ils restent dans l'île, ou plutôt qu'ils fuient plus loin encore, car ils vont être pris à Noirmoutier.

Le Potard fit un geste d'effroi.

—Pris à Noirmoutier ! s'écria-t-il, pourquoi ?

—Parce qu'on a reconnu le timbre de l'enveloppe.

Eugène demeura accablé :

—Je le pensais bien ! murmura-t-il.

La jeune fille reprit avec force :

—Dites-leur bien, Monsieur Eugène, qu'il faut qu'ils se cachent bien et qu'ils fuient longtemps encore ; on les cherche de tous côtés ; toutes les lettres sont épiées, toutes les démarches surveillées, il n'y a d'espoir qu'en Dieu. Dites aussi à Jean Beaugard que je saurai l'attendre et que jamais je ne porterai d'autre nom que celui de mon père ou le sien.

Le Potard, très ému, tourna la tête pour cacher une larme qui brillait au coin de sa paupière.

La jeune fille continua :

—Mais recommandez à Jean de ne plus m'écrire ; il se trahirait encore. Qu'il m'envoie plutôt quelque ami, comme vous, qui me dira où il est et ce qu'il devient, jusqu'au jour de la délivrance.

—Je le lui dirai, Mademoiselle.

—Voulez-vous maintenant venir à la Frésais ? demanda Françoise.

Le Potard réfléchit qu'il n'avait pas une minute à perdre :

—Non, Mademoiselle, dit-il, j'ai accompli ma mission près de vous, mais j'en ai une autre à remplir auprès des parents de Beaugard et des amis de Rouget. Il faut que je parte le plus promptement possible. Adieu, Mademoiselle, que Dieu vous soutienne et vous fortifie. Quant à moi, je vais continuer à travailler pour vous et pour Jean, comme j'ai fait jusqu'ici.

—Adieu, Monsieur Eugène, et encore une fois merci !

La jeune fille s'éloigna. Eugène la suivit quelques instants des yeux, admirant sa démarche si pleine de grâce et de candeur, et il se dit en fermant les poings avec force :

—Je rendrai à cette enfant le bonheur qu'on lui a volé !

Quelques instants après, le Potard revenait sur ses pas et

descendait lentement le chemin creux. Au moment d'arriver à la grand-route, il se jeta de côté dans un champ et s'assit sur un tertre d'où il dominait la ville et les environs. Alors il songea.

D'après les renseignements qu'il avait recueillis de la bouche de Françoise Dugast, tout semblait perdu. Il était, en effet, impossible de penser à faire revenir Louis et Jean dans leur pays, même en les cachant au milieu des landes ou des bois. Infailliblement, ils eussent été arrêtés à bref délai.

Il n'y avait donc plus lieu d'envoyer cette feuille de chênes que les deux forçats de Noirmoutier devaient attendre avec tant d'angoisse.

Mais, d'autre part, il était difficile de rester à Noirmoutier sans courir les plus grands dangers. Tôt ou tard, en effet, on découvrirait Rouget et Beaugard, sous leurs pseudonymes de Louis Rimbault et de Jean Bourdain et on les ramènerait au bagne. Le Potard ne se sentait aucune envie de demeurer ainsi sous la griffe du loup.

—Il faut aller les prévenir, se disait-il, et sans retard. Nous partirons ensemble pour l'Angleterre, ou bien nous irons avec l'Islandais, pêcher la morue dans la mer du Nord. Je défie bien les gendarmes de venir nous prendre ju que là.

FIN

LA TROISIÈME PARTIE A POUR TITRE

LA MORT DE ROUGET

ETRENNES !

CALENDRIERS A EFFEULLER

“ÉPHÉMÉRIDES”

POUR 1888

Avec indications des faits remarquables ou des pensées pieuses.

Articles des mieux finis avec cartons gelatinés et représentation de personnages comme ci-dessous.

Avec Indications Historiques

PAUL ET VIRGINIE	prix franco,	50 cents
COPERNIC ENSEIGNANT L'ASTRONOMIE		50 "
LA COLPORTEUSE D'ŒUFS		50 "
LE SPORT		50 "
LA MARINE		45 "
LES BEAUX ARTS		40 "
TORRÉADOR		40 "
LES CHARMEURS D'OISEAU		30 "
CUPIDON		25 "
ENLUMINÉ		25 "

Avec Pensées Pieuses ou Vies de Saints

SACRÉ CŒUR DE JÉSUS ou de MARIE		50 "
“ “ “ “ “ “	plus petit	40 "
ENFANTS DE MARIE		30 "

Also—Le Grand ALMANACH des Familles Chrétienues, pour l'année 1888 illustré d'un magnifique chromo de N. D. de Lourdes, et d'un grand nombre d'illustrations. PRIX 15 cts.

GRANGER FRERES

LIBRAIRES-PAPETIERS

No. 1699, Rue Notre-Dame, MONTREAL.

Prière de correspondre.

CASTOR-FLUID On devrait se servir pour les CHEVEUX de cette préparation délicate et rafraichissante Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure, indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille.

HENRY B. GRAY, Chimiste-Pharmacien, 44 rue St-Laurent, Montréal.

MEUBLES !

SETS DE SALON, SETS DE CHAMBRE

BIJOUX, MONTRES en OR et en ARGENT

LAMPES, CADEAUX DE NOCES, &c, &c.

— CHEZ —

FOUCHER FILS & CIE

798, RUE STE-CATHERINE

POELES A VOITURES

CHAUFFERETTES CARREAU

Cette invention merveilleuse pour nos climats rigoureux est de plus en plus appréciée, tant par la population de Montréal que par les étrangers. Des commandes viennent de tous côtés de New York du Manitoba, de la Nouvelle-Ecosse, de Québec, Ottawa et Trois Rivières. Les chaufferettes pour dames prennent surtout de la vogue. Dans plusieurs de nos hôpitaux elles remplacent avantageusement les vessies ou les autres en caoutchouc que l'on remplit d'eau chaude. La chaufferette leur est infiniment supérieure, parcequ'elle conserve sa chaleur uniforme pendant bien plus long temps.

Voyageurs, promeneurs, cochers de place, qui apprécient le confort et les bienfaits de la santé ne manquent pas de s'en procurer et tous s'en déclarent infiniment satisfaits.

Donnez vos commandes au plus vite, au No. 250, de la rue St-Laurent, ou les acheteurs affluent du matin au soir. Il faut se presser pour être servi à temps.

Pour se garder en bonne santé, et bonne humeur,

VIVE LA CHAUFFERETTE CARREAU !

EDWARD STUART

1854—RUE NOTRE-DAME Ouest—1854
MONTREAL

La réputation de la MAISON STUART est établie depuis longtemps. Dans toutes les Expositions elle a obtenu les Premiers Prix pour ses

CAPOTS, MANTEAUX, CASQUES, MANCHONS, TUQUES, etc., EN FOURRURES.

Il n'est donc pas étonnant que sa clientèle augmente de jour en jour. Les personnes qui désirent avoir des

Articles en Fourrures de Premier Choix,

et à des prix qui conviennent à toutes les bourses devraient visiter la MAISON STUART avant d'aller ailleurs.

Loterie Nationale de Colonisation !

TIRAGE DU 21 MARS 1888

3204 LOTS VALANT \$60,000.00

COUT DU BILLET :

Première Série, \$1.00. — Deuxième Série, 25 cts.

DEMANDEZ LE CATALOGUE DES PRIX

Le Secrétaire,

S. E. LEFEBVRE, 19, rue St-Jacques, Montréal

AU BON MARCHÉ — MAISON — ALPHONSE VALIQUETTE

1869—RUE NOTRE-DAME—1871

Vente SANS RESERVE pour les Fêtes

A une réduction directe de **50 pour cent**, sans égard au coûtant.

Ligne Spéciale

Tout notre grand assortiment de Peluche en Solo dans toutes les nuances, sacrifié à 55 cts la verge.

SEALETTE A \$3.00 LA VERGE.

Tout notre assortiment de Manteaux, Dolmans, Paletots, Mantes, ainsi que nos Manteaux d'enfants, à être clairé à 50c dans la piastre. Velours de Solo, Drap Ottoman, Imitation de fantaisie, Garniture en Pelletterie, Drap Jersey, Garniture en plumes, Etoffes à Manteau de fantaisie, sacrifiés à la moitié du prix.

Une surprise dans les lignes suivantes :

300 Chapeaux de Feutre avec garniture élégante à \$1.00.

500 Tuques en Laine de couleur à 15 cts.

1 lot varié d'Etoffe à Robe, tout laine, à 15 cts.

Un lot d'Echantillon de Lainages, tels que Châles, Capines, Fascinateur, Nuages, Robes d'enfants et une quantité d'autres objets en Laine, à être donnés à 50 cts dans la piastre.

Grande vente sans réserve de Tweeds, Etoffes à Pardessus, Etoffes à Pantalons, Melton, Draps de Pilot pour Capots, à être clairé à n'importe quel prix.

Vente spéciale de Garnitures de maison, à une réduction de 25 pour cent comme suit tout Tapis Bruxelles, Velour, Laine, Tapestry et Corde.

Tous nos Préferts anglais, américains et canadiens, à être clairés à la réduction comme ci-haut mentionné.

AU BON MARCHÉ

1869—RUE NOTRE-DAME—1871

ALPHONSE VALIQUETTE, Propriétaire

HORACE PEPIN, L.D.S.

CHIRURGIEN-DENTISTE

1639—RUE NOTRE-DAME—1639

30 porte Est de la Côte St-Lambert

MONTREAL

ECURIE BALMORAL

Pension de première classe pour chevaux à des conditions très avantageuses.

Ecurie de première ordre. Voitures élégantes. Chevaux de choix.

M. ST-JEAN, Propriétaire, 113 rue St-Hubert, Montréal

OCCASION !!

LES DERNIERS VOLUMES

Nous offrons en vente les derniers volumes qui nous restent en mains et qui ne peuvent plus être trouvés en librairie.

LA HAINE - - - 15 cts.	L'IDIOTE, \$1.00 réduit à - 35 cts.
LES ORPHELINES - - 15 cts.	LE CHOLERA - - - 5 cts.
LA FILLE DE CAIN - 15 cts.	Le Traité du Cheval - 5 cts.

Profitez de l'occasion, les derniers volumes s'enlèvent rapidement. S'adresser à

Poirier, Bessette & Cie, 1540 Rue Notre-Dame, Montréal

— 0 —
Envoyez franco dans tous les bureaux de poste.